

JOURNAL DES DEMOISELLES

1, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ÉDITION CHAMOIS PARRAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARRAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	Paris..	15 fr.
	Départements..	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	Paris.	16 fr.
	Départements..	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	Paris..	20 fr.
	Départements..	24 fr.

Les Abonnements partent du 1^{er} Janvier et se font pour l'année entière.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr. ; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr. ; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE.	3 édit. bi-mens ^{lles}		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg.	14	21	25	9	36
Angleterre, Égypte, Espagne.	15	22	28	10	40
États du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande.	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc.	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce. .	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche.	19	29	35	14	54
Brésil.	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises.	22	33	42	16	60

ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL
1, Boulevard des Italiens, 1

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Une jeune brune de vingt ans. — Nous ne pouvons vous affirmer que vous trouverez un remède infaillible & surtout qui ne nuira pas à votre santé; mais en vous adressant directement à M. Bonneville, 24, rue d'Enghien, il vous dira si c'est une eau ou une pommade & quel en est le prix. — Nous ne nous chargeons pas de commissions au-dessous de 20 francs.

De l'Auvergne, ma patrie adoptive. — Le canapé n'est pas exclusivement réservé aux dames; en cela, comme en beaucoup d'autres choses, on ne peut avoir une règle de conduite bien arrêtée, il faut agir suivant les circonstances qui se présentent, surtout dans l'intimité.

M. G., Somme. — C'est le jupon que vous portez qui fait transparent, si vous mettez un jupon blanc, il faudra doubler le corsage en blanc, car la gaze de Chambéry étant une étoffe très-transparente il vous faut nécessairement mettre un dessous pareil tout du long, seulement il peut ne pas être en soie, ni de couleur.

Une coquette de seize ans. — La boîte de Jouvence!... Elle a été annoncée pour nos anciennes abonnées qui veulent réparer des ans l'irréparable outrage & non pour les amies de la poupée modèle.

Qu'une amie véritable est une douce chose!... — Nous prions notre flatteuse correspondante de vouloir bien s'aider des articles, des patrons & des gravures qui répondent à beaucoup de ses questions. — Toujours les boucles d'oreilles. — Les chemisettes habillées se font sur les mêmes patrons que celles en percale, mais on les orne de broderies & de dentelles. — En ce moment, les robes courtes ont la préférence; je n'ai pas le don de voir dans l'avenir pour vous dire ce qu'il vous réserve. — Le noir & le blanc est toujours de mode. — Quant aux cosmétiques, le meilleur est d'en user le moins possible; nous vous avons déjà donné l'adresse de plusieurs bons parfumeurs sans vous promettre que vous obtiendrez sûrement les résultats que vous désirez. — Un ruban de nuance assortie à la robe. — Le médaillon en or uni ou guilloché, ou or & émail.

Espérance. — Le velours, le satin, la faye, la moire, le drap de Lyon, le foulard. — La moire, le satin ou la faye, pour la robe de mariée. — Je ne puis vous dire ce que l'on portera l'été prochain. — Cette dentelle coûte de 10 à 60 & 80 francs & au-dessus. — L'anglaise, la valencienne, la maline. — Il est d'usage à Paris de faire un cadeau dans cette circonstance, mais je ne sais ce que l'on fait dans votre pays. — On a des cachemires de l'Inde de 12 à 1,500 francs; je ne puis vous promettre que pour ce prix-là vous aurez un beau châle. — Toujours les costumes courts. — Je ne puis vous indiquer un moyen de faire votre robe sans couper votre étoffe.

E. S., Constantine. — Il faut, pour vous éclairer sur ce point, vous adresser directement à la maison qui a ce dépôt; nous ignorons comme vous la façon que doit subir cette préparation, qui nous paraît, à vrai dire, un peu *piquante* pour un palais français.

Près de ma bien-aimée cousine. — Les cheveux relevés sur le front & séparés derrière en deux grosses nattes, ramenées sur le sommet de la tête. — Vous méritez un petit reproche pour avoir laissé passer le cadre en carton bristol, qui pouvait servir également pour d'autres objets. — Nous avions déjà pensé à ménager cette surprise à nos abonnées, mais notre beau zèle a été enrayé par madame Raison, qui nous a démontré qu'une semblable générosité était au-dessus de nos forces. — N'avez-vous pas constaté que nous sommes dans une voie d'amélioration sur ce point. — Il faut vous adresser à une maison spéciale pour avoir le renseignement exact du prix; il est indispensable que la demande soit mieux spécifiée.

Mlle C. L., rue de Madrid. — Veuillez nous adresser 75 centimes en timbres-poste français, nous nous ferons un plaisir de vous l'envoyer.

Près de ma belle-mère. — Pris note de votre demande.

Aux pieds de Marie Immaculée. — Ce dessin serait trop spécial, il nous faut toujours essayer de satisfaire le plus grand nombre.

Près de mon Bengali. — Notre réponse, sans être tout à fait négative, ne peut être immédiatement affirmative, nous avons pris note, & si faire se peut, vous la recevrez, mais peut-être vous faudra-t-il attendre longtemps.

Une jeune Italienne enthousiaste de son journal! — Pris note de votre demande; il est facile de disposer l'une des dentelles parues. — Nous n'avons jamais cessé d'en donner & de procurer cette jouissance à nos chères lectrices. — Merci au nom de notre chère collaboratrice de cette tendre sympathie.

B. D., Yonne. — Le modèle est seulement le quart du dessus du lit, il est suffisamment grand. La dentelle ne se fait pas séparément, mais en même temps que le fond, il faut couper le fil à chaque rang; lorsque vous avez à faire des augmentations, vous commencez le rang inférieur par autant de fois 4 mailles-chaînette que vous aurez de carré de plus en suivant; elles serviront de base à ces carrés; puis vous terminerez le rang par le même nombre de mailles-chaînette, pour les augmentations de la fin du rang.

Rue du Cherche-Midi. — Votre commission est faite.

Une convalescente. — M. Amédée Chaillot, libraire, à Avignon, vous enverra le catalogue de la collection de livres qu'il a édités. — Vous y trouverez un grand choix de lectures amusantes: Chaque volume ne coûte qu'un franc.

MADAME DE SÉVIGNÉ ET SES ÉMULES

Trois années s'étaient écoulées depuis que Victor Jacquemont avait quitté la France, lorsqu'il écrivait cette lettre. Il avait dépensé plus de la moitié du temps qu'il devait passer dans l'Inde; et souvent, dans ses moments de loisir, il laissait errer son imagination sur le sort que lui ferait son retour dans sa patrie. Enfin sa mission s'avance : il a exploré l'Himalaya, il a visité le Punjaub, où les soins empressés d'un compatriote, le général Allard, entré au service du fameux Runjet-Singh, lui avait préparé une réception princière à la cour de Lahore; il a tenté même, à ses risques & périls, une petite reconnaissance dans le Thibet, où il raconte gaïement sa rencontre avec ce qu'il appelle *l'armée de l'empereur de la Chine*, c'est-à-dire une escouade de pauvres cavaliers tartares, qui s'oppose à son passage, & qu'il met en fuite en payant d'audace, par des manières impérieuses & un ton menaçant. Il rentre dans l'Inde anglaise. Ce qu'il éprouve en y remettant le pied, il l'écrit à son père :

« Le 9 (1), je passai le Sudlège. Avec quelle joie, je ne saurais vous l'exprimer. Il me sembla que de Belaspore, où je débarquai de mon outre enflée d'air, il n'y avait qu'un pas à la rue de l'Université. »

C'était l'Inde méridionale que maintenant il allait étudier. Dans les régions du Nord, durant les années précédentes, il avait eu de terribles misères à supporter; sa constitution assez délicate en avait souffert, &, malgré cette vaillance joviale propre au caractère français, en face des privations matérielles, malgré l'hygiène que sa frugalité na-

turelle & ses connaissances médicales lui avaient fait adopter, il semble que quelques altérations menaçantes s'y étaient déjà produites. Il les dissimulait à sa famille; cependant quelque vague pressentiment passe de loin en loin comme une ombre dans sa correspondance. C'est surtout quand il s'adresse à mademoiselle Noizet de Saint-Paul, que son style trahit cette disposition d'esprit. Vous en avez déjà vu quelque chose; maintenant il lui écrit.

«..... Tu m'as demandé une fleur; je t'en envoie trois : l'une est une anémone que je trouvais en mai dernier parmi les neiges de la source de la Junina, le lieu le plus sacré de la terre pour la croyance hindoue. Une autre est une primevère, échantillon assez exact de l'humble stature des plantes alpines du Thibet; je ne la trouvais qu'une fois fleurissant à une hauteur supérieure à celle du Mont-Blanc..... J'y ajoute une autre rareté que je trouvais dans le Thibet, à une plus grande élévation encore; tu la reconnaitras pour une violette. Accepte-s-en une quatrième, qui sera la dernière. C'est un des pacifiques trophées de ma première campagne contre l'empereur de la Chine. Elle émaillait le terrain sur lequel je combattis les forces de sa très-théïfrique Majesté..... Je ne doute pas que tes connaissances botaniques ne s'étendent jusqu'au myosotis..... Le champ de bataille sur lequel je l'ai cueillie ne mérite pas d'être particulièrement remarqué sous le rapport militaire, mais il est à dix-sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui est trois fois plus élevé que le passage des Alpes, qu'Annibal & Bonaparte ont rendu si fameux, en sorte que mes victoires prennent rang beaucoup au-dessus de celles de ces conquérants..... Si nous étions destinés à ne plus

(1) Novembre 1831.

R. 4642

R. 6485



nous revoir, conserve cette petite fleur comme un souvenir, & rappelle-toi toujours son nom : *Forget me not* (1). »

Toute cette lettre est pleine de sensibilité contenue & de cette tristesse voilée de sourires dont je vous ai parlé. Je ne sais si elle vous fera le même effet qu'à moi, mais il me semble que la paupière se mouille en la lisant. A mesure qu'on avance vers la fin de la correspondance, cette impression d'attendrissement s'accroît, car le voyageur laisse se relâcher peu à peu les ressorts fortement tendus de son courage, & s'abandonne avec une joie croissante aux pensées du retour. Il écrit à son frère Porphyre :

« Oh ! qu'il sera charmant de nous retrouver tous ensemble, après tant d'années d'absence, & pour moi d'isolement ! Quelles délices de dîner tous les trois, ou mieux tous les quatre, à notre petite table ronde, aux lumières ; de manger du potage & de boire du vin rouge de France, & de ne bouger de là que pour aller dans ta chambre, ou dans celle de notre père, laissant les autres chercher du plaisir hors de leurs maisons, & nous, restant dans la nôtre à nous conter les accidents de notre séparation les uns des autres ! J'aurai mangé seul & bu de l'eau pendant si longtemps, quel plaisir de vivre dans une maison après tant d'années passées en plein air, ou sous une toile légère, perméable à la pluie, au vent, au soleil ! Quel plaisir de coucher sur un matelas ! La larme me vient à l'œil en pensant à ces joies. Si je me le rappelle bien, cher ami, nous nous sommes embrassés la dernière fois sans pleurer, & c'était mieux comme cela ; mais la première fois que nous nous embrasserons, nous laisserons nature faire à sa guise. Ce ne sera que du bonheur qu'elle pourra nous donner. Et notre père, comme il sera heureux !... »

Là ne s'arrête pas le tableau que lui fait son imagination de la vie qui l'attend. Elle court plus loin dans l'avenir, mais ce n'est pas pour y chercher des rêves de cupidité ou d'orgueil.

«.... Écoute, mon ami, tu te fais vieux, & d'ailleurs tu es resté trop pauvre pour le mariage, qui est une triste chose sans argent. Je ne serai pas non plus des plus jeunes quand je reviendrai, & serai sans doute des plus pauvres ; de sorte donc que la probabilité pour tous deux est de rester garçons. Eh bien ! nous ferons de notre mieux pour vivre ensemble. Quand nous serons vieux, nous ferons notre promenade, notre trictrac ensemble, & ensemble, de loin à loin, nous irons entendre de bonne musique. Il vaudrait bien mieux que l'un ou l'autre trouvât une femme bonne & riche, qui fût la femme de l'un & la sœur de l'autre.... Après tout, pourquoi pas ?.... Adieu, mon ami, il va sans dire que ce tendre & ridicule bavardage est pour toi seul & notre père. »

C'est le 10 mai 1832, qu'il écrivait ces pages touchantes sous le ciel en feu du Décan, où, après avoir souffert dans l'Himalaya toute la rigueur de l'extrême froid, il souffrait toute l'ardeur de l'extrême chaud. Le 2 décembre de cette même année, à ce même frère aîné, qui tenait tant de place dans ses affections & ses pensées, il adressait de Bombay les dernières lignes que traçait au crayon, avec un effort pénible, sa main mourante.

«.... Ce qu'il y a, cher Porphyre, de plus cruel dans la pensée de ceux que nous aimons mourant dans des contrées lointaines, c'est l'idée de l'isolement & de l'abandon dans lesquels peuvent s'être passées les dernières heures de leur existence. Eh bien ! mon ami, tu devras trouver quelque consolation dans l'assurance que je te donne que depuis mon arrivée ici, je n'ai cessé d'être comblé des attentions les plus affectueuses & les plus touchantes d'une quantité d'hommes bons & aimables.

«.... Ma fin, si c'est elle qui s'approche, est douce & tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père & Frédéric, j'aurais l'âme brisée, & ne verrais pas venir la mort avec cette résignation & cette sérénité. Console-toi, console notre père, consolez-vous mutuellement, mes amis.

» Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous dire adieu ! adieu ! oh ! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor ! Adieu pour la dernière fois ! »

Comment lire sans une profonde émotion cet adieu suprême, si plein de tendresse & de fermeté, calme sans forfanterie, sans un retour sur lui-même, sans une pensée qui ne soit pas pour ceux qu'il ne reverra plus ?

Cependant quelque chose y manque. Le rendez-vous dans l'éternel avenir, à côté de la terrestre séparation ; le rayon d'éternelle lumière à travers l'ombre de douleur. On l'attend, on l'invoque ; c'est en vain. La parole d'espérance & de vie ne vient pas, & le cœur se serre tristement.

Plaignons, ma chère, les âmes aimantes qu'atteint ce mal cruel de la négation. A vrai dire, en elles, il n'est pas inhérent à la constitution morale, comme dans ces natures sèches que nous révèlent les correspondances du dix-huitième siècle. C'est une maladie accidentelle, produite par les influences du dehors, le temps & le milieu où l'on a vécu. Elle n'est pas dès lors incurable. Les opinions de Victor Jacquemont, en toutes choses, n'ont rien d'absolu ni de tranchant. Lui-même reconnaît qu'elles peuvent être une erreur, & s'il en est qu'on regrette de lui voir, on tire en même temps de plus d'un passage de sa correspondance la conviction qu'un jour l'impulsion de sa propre nature, l'observation mûrie par l'expérience, des sentiments nouveaux peut-être agissant sur sa vie, l'eussent ramené dans la voie des aspirations éle-

(1) Ne m'oubliez pas.

vées, pour lesquelles son esprit honnête & son cœur affectueux étaient faits.

Naguère je vous parlais de lady Montague; sa plume, comme celle de Victor Jacquemont, est une plume voyageuse. Comparez-les ensemble : de la différence des deux caractères ressortira celle des deux siècles.

Cette comparaison, je l'avoue à regret, ne me paraît pas devoir être à l'avantage de l'écrivain féminin. Mais consolons-nous, le dix-neuvième siècle ne manquera pas de douces figures de femmes à placer dans la galerie où préside toujours l'aimable causeuse du dix-septième.

Vous avez lu les lettres de madame Swetchine, vous savez tout ce qu'elles renferment de pensées, de sentiments profonds, de jugements impartiaux & sereins sur les hommes & les choses de notre époque, formulés avec une noblesse & parfois un bonheur d'expression frappants. Certes ce sera un honneur de plus pour l'idiome de Bossuet de compter au nombre de ses meilleurs écrivains cette grande dame russe, si Française par le cœur comme par le langage. Je serais bien tentée d'analyser tous ses mérites avec vous ; mais il y a dans l'élévation de son style une teinte constante de gravité suave, qui fait de la lecture de ses lettres attachantes, plutôt une méditation de haute philosophie chrétienne qu'une conversation familière. D'ailleurs, madame Swetchine, par sa position sociale & par ses relations, appartient encore au mouvement politique, & je me suis promis d'en éviter l'approche.

Dans une sphère plus modeste, se présente à nous, comme objet d'étude, un type intéressant qui m'attire d'une façon singulière; individualité d'une beauté neuve & fortement accusée, en qui se fondent harmonieusement les contrastes les plus tranchés. C'est au cœur d'une province écartée, loin de Paris & de toute autre grande ville, en dehors des banalités de salons, & des conventions vulgaires de l'éducation mondaine, qu'elle nous apparaît dans son adorable simplicité; fleur sauvage dont la couleur & le parfum ne sont dus qu'à la sève abondante de la nature. Peut-être avez-vous déjà compris que je veux parler d'Eugénie de Guérin.

Suivez-moi donc auprès d'elle, dans cette résidence champêtre du Cayla, moitié manoir, moitié métairie, au milieu des pures affections, des élans poétiques & des humbles occupations de ménage qui se partagent sa vie. Nous la verrons se révéler à nous avec ses joies & ses douleurs, toujours appuyée, dans les unes comme dans les autres, sur le sentiment religieux & le sentiment du devoir. C'est là ce que nous montrent ses *Lettres*, & mieux encore, son *Journal*, que je classe parmi les œuvres épistolaires, car il n'était pas seulement un entretien avec elle-même, mais une suite d'épîtres véritables adressées à un absent, à son frère Maurice, le dernier né de la famille, le cher objet de sa sollicitude & de sa confiante amitié.

Ouvrons le recueil, & dès les premières pages, voyons les grands événements qui remplissent cette existence qu'il nous raconte.

« Je suis furieuse contre la chatte grise. Cette méchante bête vient de m'enlever un petit pigeon que je réchauffais au coin du feu. Il commençait à revivre, le pauvre animal; je voulais le priver, il m'aurait aimée, et voilà tout cela croqué par un chat! Que de mécomptes dans la vie!... »

Où, pauvre Eugénie, que de mécomptes, surtout pour les âmes qui sentent comme la vôtre. De grandes épreuves les attendent sans doute; mais Dieu leur donne aussi une force en corrélation avec elles. Celle qu'attriste ici la fin tragique d'un pigeon soutiendra & consolera à l'heure suprême ce frère, qui devait emporter ses joies les plus vives dans la tombe.

Continuons.

« Cet événement, comme tous ceux du jour, s'est passé à la cuisine; c'est là que je fais demeure toute la matinée et une partie du soir, depuis que je suis sans Mimi. Il faut surveiller la cuisinière; papa quelquefois descend, et je lui lis, près des fourneaux ou au coin du feu, quelques morceaux des *Antiquités de l'Église anglo-saxonne*. Ce gros livre étonnait Pierril : « *Qué dé mouts aqui dé-
» duis (1)!* » Cet enfant est tout à fait drôle. Un soir, il me demanda si l'âme était immortelle; puis, après, ce que c'était qu'un philosophe. Sur ma réponse que c'était quelqu'un de sage & de savant : « *Donc, mademoiselle, vous êtes philosophe.* » Cela fut dit avec un air de naïveté & de franchise qui aurait pu flatter Socrate, mais qui me fit tant rire, que mon rôle de catéchiste s'en alla pour la soirée. Cet enfant nous a quittés l'un de ces jours, à son grand regret. Il était à terme le jour de la saint Brice. Le voilà, avec son petit cochon, cherchant des truffes. S'il vient par ici, j'irai le joindre pour lui demander s'il me trouve toujours l'air philosophe. »

N'est-ce pas là un délicieux tableau de genre? N'a-t-on pas envie d'aller s'asseoir sous ce toit patriarcal, où les maîtres prennent place auprès des serviteurs, & où l'aimable fille de la maison suffit à tous les soins, y compris celui d'instruire les petits paysans? Un dernier coup de pinceau reste à donner, & ce n'est pas le moins intéressant :

« Avec qui croirais-tu que j'étais ce matin au coin du feu de la cuisine? Avec Platon. Je n'osais pas le dire, mais il m'est tombé sous les yeux, & j'ai voulu faire sa connaissance. Je n'en suis qu'aux premières pages. Il me semble admirable, ce Platon, mais je lui trouve une singulière idée, c'est de placer la santé avant la beauté dans la nomenclature des biens que Dieu nous fait. S'il eût consulté une femme, Platon n'eût pas écrit cela, tu le penses bien. Je le pense aussi, & cependant me

(1) Que de mots là-dedans.

souvenant que je suis philosophe, je suis un peu de son avis. »

L'auteur du *Phédon* ne consultait guère les femmes. Sa *République*, où il en fait des soldats, ne sachant trop à quoi les utiliser, est là pour le prouver. Quelques-unes, dit-on, éprises de son génie, se déguisaient en homme pour venir écouter ses leçons; Eugénie de Guérin le lit timidement, & Chrysale même lui eût pardonné cette excursion dans les domaines de la philosophie; car ce n'est pas à elle, vous le voyez, que le bon bourgeois de Molière pourrait dire :

Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.

Les soins de la vie matérielle perdent toute vulgarité, quand ils sont ennoblis, comme ils l'étaient au Cayla, par une tendre sollicitude pour le bien-être de ceux qu'on aime, & surtout par les constantes inspirations de la charité. Ce sentiment sublime nous apparaît encore sous une humble & riante forme dans le fragment que voici :

« Il m'a fallu mettre un plat de plus pour Sauveur Roquier qui nous est venu voir. C'est du jambon au sucre, dont le pauvre garçon s'est léché les doigts. Les bonnes choses ne lui viennent pas souvent à la bouche. Voilà pourquoi je l'ai voulu bien traiter. C'est pour les délaissés, ce me semble, qu'il faut avoir des attentions; l'humanité, la charité nous le disent. Les heureux s'en peuvent passer, & il n'y en a pourtant que pour eux dans le monde. C'est que nous sommes faits à l'envers. »

» Pas de lecture aujourd'hui; j'ai fait une coiffe pour la petite, qui m'a pris tous mes moments.

Mais pourvu qu'on travaille, soit de tête ou de doigts, c'est bien égal aux yeux de Dieu, qui tient compte de toute œuvre faite en son nom... J'ai fait don de mon temps, d'un peu de peau que l'aiguille m'a emportée, & de mille lignes que j'aurais pu lire. »

Qu'elle est grande avec son esprit de sacrifice, cette ouvrière de bonne volonté. Quelle est grande dans sa cuisine, la jeune ménagère qui n'y apporte, au lieu de la mauvaise humeur & de la parcimonie criarde, que le front serein du dévouement & le sourire d'une haute intelligence se pliant aux petits détails, non par goût, mais par devoir! Quel salon serait digne d'entrer en comparaison avec cette simple cuisine de campagne? C'est mieux qu'un salon, c'est presque un sanctuaire, & la vive imagination d'Eugénie de Guérin la considère en effet ainsi :

« Aujourd'hui, on a placé un âtre nouveau à la cuisine. Je viens d'y poser les pieds, & je marque ici cette sorte de consécration du foyer, dont la pierre ne gardera point de trace. C'est un événement que ce foyer, comme à peu près un nouvel autel dans une église. Chacun va le voir, & se promet d'y passer de douces heures & une longue vie devant le foyer de la maison (car il est à tous, maîtres & valets). Mais, qui sait? moi peut-être je le quitterai la première. Ma mère s'en alla bientôt. On dit que je lui ressemble. »

Eussiez-vous jamais cru, ma chère, qu'il y eût tant de poésie dans une cuisine? Rien ne prouve mieux que la poésie n'est pas dans les choses, mais dans l'esprit qui les considère.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

LES

GOUTERS DE LA GRAND'MÈRE

PAR MADAME CARRAUD (1)

Quoique ce nouvel ouvrage, publié par la *Bibliothèque Rose*, ne soit pas tout à fait au niveau

des autres livres de madame Carraud, on y retrouve encore la simplicité sobre & pénétrante de *la Petite Jeanne* & d'*Une Servante d'autrefois*, & ce volume, qui semble destiné aux adolescents, formera pour eux une saine & agréable lecture. Il se compose d'une série d'anecdotes, de petites nouvelles, spirituellement racontées aux goûters d'une bonne grand'mère; rien de plus naturel que *les Deux Ouvriers*, *le Testament*, *la Sœur de la Miséricorde*, & *le Retour de Sibérie*. Ce volume est illustré de nombreuses gravures, mais leur ab-

(1) Un joli volume, prix : 2 francs, chez Hachette.

sence ne se ferait pas regretter, & il est impossible de rendre plus mal la pensée décente & délicate de l'auteur, que ne le font ces petites figures échevelées & tapageuses. C'est surtout alors qu'on s'adresse à la jeunesse, qu'il faut de l'harmonie entre ce qui frappe les yeux & ce qui parle à l'esprit. — Nous citerions volontiers un de ces simples récits, mais l'espace nous fait défaut; nous nous bornerons à en recommander la lecture à nos jeunes abonnées; elles remarqueront que l'Académie partage le goût que nous éprouvons pour le talent de madame Z. Carraud, car elle vient de couronner pour la seconde fois un de ses ouvrages; *la Petite Jeanne* avait obtenu une première fois un prix Monthyon; *les Soirées de Maître Patrigeon* viennent d'être couronnées à leur tour; l'Académie a eu cette année la main très-heureuse, car, à côté de madame Carraud, elle a distingué *la Sainte Cécile*, de monsieur de Ségur, dont nous avons parlé à nos jeunes lectrices. M. B.

MARIE TUDOR & ÉLISABETH

Reines d'Angleterre

PAR MADAME MATHILDE BOURDON (1).

(Deuxième édition.)

C'est avec un vif intérêt, mesdemoiselles, que celles d'entre vous qui aiment les études historiques liront cet excellent ouvrage.

Il est écrit avec érudition & conscience, de la plume élégante & facile de madame Bourdon, & part d'un point de vue qui, pour être un peu négligé par le plus grand nombre des historiens, n'en a pas moins sa grande valeur, la seule réelle : le point de vue chrétien.

Madame Bourdon y continue l'œuvre de réhabilitation déjà poursuivie par elle dans l'histoire de la pauvre & calomniée *Marie Stuart* (2). Elle y recherche & y explique pourquoi Marie Tudor, « la noble fille de Catherine d'Aragon, la chrétienne forte & fidèle, la femme chaste, la reine au cœur héroïque & dévoué après des jours pleins d'amertume, » voit son nom accolé, à travers les siècles, à une épithète aussi flétrissante qu'imméritée : *la sanglante Marie!*

Tandis que sa sœur Élisabeth, cette cruelle & habile princesse qui sut couvrir ses turpitudes d'un voile brillant d'hypocrisie, s'appelle encore aujourd'hui, parmi le peuple anglais : *la bonne reine Bess!*

Elle envisage successivement dans une esquisse

(1) Un volume faisant partie de la Bibliothèque Saint-Germain, chez Putois-Cretté, libraire-éditeur, 13, rue de l'Abbaye Saint-Germain, Paris. Prix 1 fr. 50, broché.

(2) Même librairie et même prix.

intéressante & rapide, à laquelle se trouvent mêlés les personnages célèbres du temps : Henri VIII, Anne de Boleyn, Marie Tudor, Jane Grey, Édouard VI, Philippe II, Marie Stuart, Campion & le comte d'Essex, etc., les commencements de la réforme en Angleterre, le retour au catholicisme sous Marie Tudor, & les quatre faits culminants du règne d'Élisabeth : la persécution des catholiques romains, la mort de Marie Stuart, la guerre contre l'Espagne, & la dévastation de l'Irlande.

Comme vous le voyez, mesdemoiselles, cette étude n'est pas seulement historique; ou plutôt, c'est une étude d'histoire faite, comme je le disais plus haut, à un point de vue essentiellement chrétien; d'autant plus chrétien, que madame Bourdon ne se borne pas à y exposer des faits & à en tirer des conséquences, mais qu'elle y prend avec zèle la défense de la vertu méconnue & calomniée, contre le vice caché que la gloire semblait absoudre & que la postérité glorifie.

ALBUM DES TIMBRES-POSTE

CLASSÉS GÉOGRAPHIQUEMENT

Suivi d'un catalogue descriptif de tous les timbres-poste créés de 1840 à 1868, avec leur date d'émission, leurs valeurs, leurs couleurs & variétés, ainsi que les prix auxquels on peut se les procurer (1).

J'ignore, chères lectrices, s'il est, parmi vous, des collectionneuses de timbres-poste; mais ce que je sais bien, c'est que voici un petit album d'une utilité incontestable pour les collectionneurs en général. Aussi, à tout hasard, je m'empresse de vous le signaler.

Grâce au catalogue qui le termine, les amateurs novices seront guidés dans leurs recherches; ils apprendront ce qui fait la valeur, la rareté de tel ou tel timbre; ils sauront quel prix il faudrait payer pour se le procurer, etc.

En outre, ce gentil livre aura l'avantage de présenter la collection sous un jour soigné qui en doublera la valeur; ce sera un élégant petit meuble de salon, qui aura pour certains autant d'attrait que le plus bel album de gravures ou de photographies. Il est des gens — à commencer par moi! — qui ne comprennent pas le vif intérêt inspiré par ces carrés de papier de toutes les couleurs & de tous les pays, fussent-ils réunis dans le plus coquet des albums!... Mais ceux-là me ressemblent : ils ne sont pas collectionneurs... & c'est aux collectionneuses seules que ce petit avis s'adresse.

E. DE VILLEBLANCHE.

(1) Prix de cet album relié en percaline gaufrée : 4 fr. 50 c., au bureau du *Journal des Demoiselles*, boulevard des Italiens, 1, Paris.

LA

FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

XXI

LA RETRAITE. — NOTES D'ALBINE

EN m'éveillant ce matin, j'avais peine à me reconnaître, lorsqu'au lieu de ma chambre verte de la Pêcherie, j'ai vu la petite cellule, les murs blancs du Sacré-Cœur, & que par la fenêtre, au lieu de notre vaste horizon, des jolis bois, des grands vignobles, j'ai vu la cour du couvent, toute froide & toute nue. Et pourtant un sentiment de calme que je ne goûtais plus m'a pénétrée en pensant que j'étais seule avec moi-même, que je pouvais songer, rêver, prier & pleurer, hélas! à mon aise, sans que des yeux trop clairvoyants m'observent & me demandent compte de ma tristesse. Combien je m'applaudis d'avoir osé demander à ma grand'mère la permission de passer quelques jours au Sacré-Cœur! jours de retraite, de silence, où je pourrai reprendre quelques forces pour l'avenir, puisque je n'ai que vingt ans, & que l'avenir est long devant moi.

» En arrivant dans cette chère maison où nous fûmes élevées, je croyais n'y trouver que quelques jours de repos, j'y entrai comme au sortir d'une route brûlée par le soleil on entre dans un bois plein de silence & d'ombre; j'y fus reçue avec tendresse; madame de C..., mon ancienne maîtresse, en qui j'avais tant eu de confiance, m'embrassa, me conduisit d'abord à la chapelle, puis à la chambre que l'on m'avait préparée. Nous causâmes... Que de souvenirs déjà lointains, depuis cinq ans écoulés que j'ai quitté le couvent! Esther, qui n'est jamais absente de ma pensée, occupa bientôt toute notre conversation, & madame de C..., qui l'a connue, qui l'a aimée, comprend ces regrets qui ne peuvent surprendre que ceux à qui elle fut étrangère. Après une longue causerie, elle me dit :

« En recevant votre lettre, ma chère Albine, j'avais pensé qu'un prochain changement d'état vous amenait faire une retraite au Sacré-Cœur.

— C'est une erreur, madame, lui dis-je en rougissant malgré moi, il n'est question d'aucun changement d'état.

— Mais la retraite subsiste?

— Franchement je n'y avais pas pensé.

— Mon enfant, reprit-elle en me regardant avec ses yeux clairs & spirituels, n'allez pas vous refuser à la grâce! c'en est toujours une grande que d'être invité par le bon Dieu à la solitude, & il faut en profiter, car sans lui la solitude ne vaut pas grand'chose.

— Je n'y avais pas songé, répétai-je, je ne pensais qu'à venir auprès de vous me reposer un peu.

— Et vous vous reposerez auprès de Notre-Seigneur. Ne vous dit-il pas: *Venez à l'écart et reposez-vous un peu?* »

Je sentais dans cette insistance tant d'amitié véritable, de sincère bienveillance, que je ne résistai pas; le souvenir des *retraites* d'autrefois me revenait; je pensais au recueillement avec lequel nous écoutions les grandes vérités du christianisme qu'une bouche éloquente nous expliquait, tantôt avec vigueur, tantôt avec la plus suave onction. Je pensais aux larmes que nous versions en écoutant la parabole de l'Enfant prodigue ou du charitable Samaritain; aux rires, étouffés par respect pour le saint lieu, que les anecdotes de la *conférence* nous arrachaient parfois; à nos confessions si bien préparées, à notre communion si fervente, à nos promesses si sincères... hélas! mes compagnes sans doute ont tenu les leurs; mais moi! combien mon cœur s'est égaré & combien il a souffert! Oh! oui, j'ai besoin de Dieu; & puisqu'il m'appelle, je ne fermerai pas l'oreille à sa voix.

» Je suis donc convenue avec madame de C... que, dès demain, je commencerai les exercices d'une sérieuse retraite, à moi toute seule, sans prédicateur, mais avec mon crucifix & des livres. Je tâcherai de dégager ma pauvre tête des pensées qui l'obsèdent & de ne voir que ces vérités grandes, augustes, consolantes, qui font apparaître la vie si

petite, les peines si légères & si brèves, l'éternité si radieuse.

» J'ai besoin d'espérance & de foi, mon âme est comme desséchée par une pensée unique, toujours la même, souriante autrefois, maintenant cruelle. En lui livrant mon cœur, je ne croyais pas offenser Dieu, ni me nuire à moi-même; il me semblait que cette idée, c'était Esther qui me l'envoyait du ciel; elle m'apparaissait escortée de toutes les bénédictions; je l'accueillais comme une messagère de paix, &, dans ma folle & funeste erreur, je ne me figurais pas que le plus simple obstacle dût faire échouer ces plans si bien conçus, ces plans de réconciliation & de bonheur dans lesquels j'avais mis mon âme tout entière. Et quel obstacle ai-je rencontré! ô mon Dieu! Vous le savez, j'ai erré en m'abandonnant à une affection dangereuse, mais j'ai été punie en apprenant combien j'étais indifférente à celui que j'aimais. J'avais fait un roman... Max s'est chargé de laisser en blanc la dernière page... Triste folie! que de jours, que d'heures silencieuses de la nuit passées à caresser ces rêves, à leur donner une apparence de vie! Et, pendant ce temps, que faisais-je de la vie véritable & de ses devoirs? hélas! dans quel oubli, dans quel sommeil, dans quel pays étranger se sont écoulés tant de mois! où étais-je? Non pas là où existait mon corps, mais là où m'emportaient mes songes! Quel mal je me suis fait, & pourquoi?... S'il avait voulu cependant! S'il avait éprouvé pour moi l'attrait qui me poussait vers lui, nous nous serions entendus; mon oncle Horace, à qui un raccommodement serait si précieux, nous aurait rapprochés, il aurait aplani les obstacles... j'aurais trouvé en moi la force de fléchir la volonté de ma grand'mère, nous serions heureux! pourquoi n'ai-je pu être aimée?... Le frère de Marie m'aimait... je pouvais donc ne pas déplaire!... Mon Dieu! ayez pitié de moi! donnez un autre cours à ma pensée! dirigez-la vers vous... Oui, il me sera bon de réfléchir, de me représenter les vérités sévères de notre foi qui mènent à des vérités consolantes, la mort qui mène au ciel, la croix qui renferme le salut, & cet amour céleste qui devrait seul gouverner le cœur humain!...

»... *Quatre jours plus tard.* — J'ai fait un effort énergique de volonté pour me distraire de moi-même & de mes peines. Dieu est venu à mon aide, & depuis longtemps je n'ai pas connu de jours plus supportables que ces jours sérieux, donnés à la méditation des fins dernières. Tout finira, & bientôt; peines & joies nous paraîtront, quand nous serons arrivés sur le rivage éternel, comme des petits atomes perdus dans l'air, nous nous étonnerons d'avoir pu nous affliger ou nous réjouir pour si peu, & alors le seul regret véritable & profond sera de n'avoir pas mieux employé le temps & la vie. Combien n'ai-je pas gaspillé la mienne, & s'il fallait aujourd'hui, à l'heure même, rendre compte, je serais comme l'intendant infidèle, comme la vierge folle, comme le serviteur

qui a oublié l'arrivée prochaine de son maître...

» Si je pouvais revenir aux jours de ma première communion! j'étais alors si simple, si fervente & si remplie de grands désirs pour le service de Dieu! rien ne m'étonnait, ni le courage des martyrs, ni les pénitences des anachorètes, ni les sacrifices des religieuses les plus austères ou les plus dévouées. Comment ces parfums de l'âme se sont-ils si vite évaporés? la mort d'Esther, qui m'a laissée seule & sans guide, cette terrible affaire du testament, l'amertume que j'ai conçue contre ma grand'mère, & enfin, enfin ce malheureux sentiment que j'ai laissé grandir dans mon cœur, ce sont là les nuages qui se sont élevés entre le ciel & moi. Alors sont venus la froideur, l'indifférence, le dégoût de la prière, la peur de Dieu, qui n'est pas la crainte filiale; toutes les misères, toutes les faiblesses, tous les vains désirs ont surgi alors, ils ont trouvé ouverte la porte que la vigilance chrétienne ne gardait plus, & les mauvaises colères aussi bien que les dangereuses affections ont envahi mon âme... Mais Dieu a eu pitié de moi, il m'a envoyé des peines & des humiliations que lui seul a vues, & il m'a ramenée à ses pieds, doucement & sans efforts. Je sens qu'il est le Bien unique & véritable, & qu'aimer hors de lui, hors de sa volonté, c'est se jeter volontairement parmi les épines & les ronces...

» *Trois jours plus tard.* — Adieu les chimères! adieu les rêves! adieu les romans! Dieu, que j'ai reçu ce matin, veut des actes & non de fugitives pensées & de faibles vouloirs; je lui promets, je me promets (car enfin il faut prendre une résolution de retraite!) je lui promets de m'observer sérieusement dans mes rapports avec ma grand'mère & de m'efforcer de lui être soumise & agréable à la fois; d'être patiente & douce avec ma jeune sœur, sur qui j'ai fait souvent peser mon humeur triste ou fâcheuse; de m'occuper des pauvres qu'Esther aimait & que j'ai tant négligés, & de m'en remettre, pour mon sort à venir, sans retour ni projets (j'en connais la vanité!) à sa divine Providence.

« Le bonheur n'est pas l'élément nécessaire de notre vie; la sincère *volonté* du bien, la conscience tranquille, l'espoir en Dieu doivent suffire à qui voit une Éternité devant soi. »

Albine n'écrivit pas davantage; elle avait cédé, dans sa cellule solitaire, au besoin d'expansion que renferme toute âme humaine, & préférant le papier à un autre confident, elle y avait déversé ces peines, ces regrets, ces désirs qui tourmentaient son âme. Elle y avait inscrit aussi des résolutions meilleures, afin de s'engager à ses propres yeux, mais là se borna son journal, & elle termina sa retraite avec une volonté ferme & triste de se conformer à son sort, &, selon la vieille devise hollandaise, de faire bien sans regarder en arrière. Ces jours de réflexion & de calme n'avaient pas guéri les peines & les déceptions de son cœur, mais, en ranimant la foi, en renouvelant en elle

l'attrait des nobles vertus & des œuvres pieuses, ils lui avaient fait voir, d'une vue plus nette, cette éternelle récompense, cet horizon céleste qui repose les yeux fatigués des calamités d'ici-bas. Ces jours lui avaient rendu une force morale qu'elle ne connaissait plus; car rien n'énerve comme les idées fixes & les songes romanesques; il semblait que son âme éprouvait ce que ressent le corps lorsque après un été brûlant, l'air salin des grèves, la brise de la mer l'a tout à la fois fortifié & rafraîchi; les brises du rivage éternel avaient soufflé sur son âme. Et ainsi renouvelée, elle pouvait reprendre sa route.

Elle demeura quelques jours au Sacré-Cœur; elle attendait madame Reydel qui devait y amener Geneviève, comme ses sœurs aînées, qui allaient y terminer son éducation, & volontiers Albine parlait d'elle à ses futures maîtresses, en leur disant combien cette enfant avait de ressemblance avec Esther.

XXII

LE TÊTE-A-TÊTE.

La Pêcherie n'était pas plus bruyante que jadis; manoir habité par des femmes en deuil, elle n'avait ni les courses, ni les grandes chasses, ni les brillantes réunions, ni les chansons, ni les rires que les frères et les fils installent volontiers au domaine de la famille; pourtant si monsieur de la Ferté avait vu le tableau qu'offrait le salon, un certain jour de l'absence d'Albine, il s'en fût allé rassuré sur le sort de ses amies, vieille & jeune.

Le soleil clair d'automne se glissait à travers les festons de la vigne qui encadrait les fenêtres & tombait sur l'aïeule & la petite-fille, madame Reydel & Geneviève, assises l'une près de l'autre, dans une intimité charmante & qui semblait leur plaire à toutes les deux. Madame Reydel filait comme une châtelaine, l'enfant brodait, mais souvent le rouet s'arrêtait, l'aiguille demeurait suspendue: — elles causaient. Madame Reydel goûtait ce plaisir si doux aux vieillards & que trop souvent on leur refuse: elle parlait, & son discours captivait; elle racontait, & on l'écoutait avec avidité, elle se souvenait du passé; & nul regard distrait ou ennuyé ne venait l'avertir que le passé n'était plus de mode. Geneviève s'amusait de tout son cœur; sa grand'mère lui parlait de sa jeunesse, de l'Allemagne, des mœurs, des coutumes d'autrefois: — c'était le vieux couvent de Trèves où elle avait été élevée, Cologne & les jeunes cousines qu'elle y allait visiter, les jeunes cousines, si vieilles aujourd'hui! le Rhin & ses légendes, & puis de vieilles chansons allemandes dont elle fredonnait l'air d'une voix douce encore & dont elle traduisait les paroles; & les personnages

qu'elle avait connus de près ou entrevus de loin: — une tante chanoinesse, un oncle qui avait servi sous le grand Frédéric; un grand-père, helléniste passionné & qui recevait chez lui les grands savants de l'Allemagne; puis, les héros des anciennes guerres, ces hommes dont la petite-fille apprenait l'histoire & que la grand'mère avait vus passer, l'empereur Napoléon au lendemain d'Austerlitz, l'empereur Alexandre, les Cosaques, la *landwehr* & les *Chasseurs-Noirs* sur la route de France & de Waterloo. Geneviève écoutait avec passion, elle se faisait répéter & expliquer ce qu'elle n'entendait pas bien; elle vivait dans un autre pays & dans un monde idéal qui la possédait tout entière; elle voyait par l'imagination ces villes, ces maisons, ces paysages que sa grand'mère décrivait avec la poésie allemande & la chaleur d'un cœur qui n'a pas oublié son pays; elle aimait véritablement ses parents inconnus, types originaux, marqués, pour la plupart, d'un trait bizarre que notre époque ne connaît plus; elle considérait leur intérieur, leur manière de vivre, & dans sa jeune & docile mémoire se gravait ainsi un culte pour ceux qui n'étaient plus.

Madame Reydel, qui, depuis son séjour en France, avait toujours vécu un peu isolée, traînant des liens rompus & qu'elle n'avait pu rattacher ailleurs, jouissait singulièrement du goût de Geneviève pour les récits, les figures & les choses du temps passé. Cette enfant lui avait inspiré dès le berceau un sentiment de prédilection; elle l'avait eue toute petite, elle l'avait soignée particulièrement; Geneviève n'avait pas connu d'autre mère que son aïeule, & quoique Esther eût pour madame Reydel une véritable & vive affection, quoique Albine la respectât, ni l'une ni l'autre n'égalait l'attachement naïf & spontané de leur jeune sœur; ce qui était devoir saint & sérieux pour les aînées devenait entraînement du cœur pour la cadette.

Il faut l'avouer, il est plus doux d'être aimé par élan que par vertu; madame Reydel s'en rendait compte, & quoique jamais on n'eût pu lui reprocher un acte injuste de préférence, cependant elle se plaisait mieux avec l'enfant qui l'aimait, qu'elle amusait, qui ne voyait pas ses faiblesses, & qui adorait ses vertus. Pas de barrières entre elles, pas de testament, ni de ces souvenirs fâcheux qui altèrent à jamais la confiance! & l'absence d'Albine donna un plus vif essor à cette mutuelle amitié; elles ne se quittaient pas; madame Reydel épuisa son répertoire de récits, de *lieds* & de légendes sans fatiguer jamais l'attention de Geneviève; on invita celle-ci à une assemblée de jeunes filles dans le voisinage, elle refusa pour ne pas quitter sa grand'mère; une grande migraine retint au lit madame Reydel, l'enfant la soigna avec une intelligence que le dévouement inspirait, le mieux fut une joie, la guérison complète un triomphe, & madame Reydel ne put s'empêcher de se dire à elle-

même & de répéter à monsieur Horace que, depuis la mort d'Esther, ces jours de solitude avec Geneviève étaient les seuls jours heureux & consolants qu'elle eût connus.

« Albine est très-bonne cependant, dit monsieur de la Ferté, & intelligente par-dessus le marché.

— J'en conviens, mon cher ; mais la mort de sa pauvre sœur a assombri son caractère, elle n'est pas toujours aimable, & puis, que voulez-vous ? quand on devient vieux, on ennuie généralement, & on aime d'autant mieux ceux qui ne s'ennuient pas avec vous. Votre roi Louis XIV ne disait-il pas : « Il n'y a que Madame qui ne s'ennuie pas avec moi ? » Eh bien ! Geneviève est ma petite Madame.

— Vous n'êtes pas juste envers vos autres interlocuteurs, répondit poliment monsieur Horace ; pour moi, je ne connais pas de meilleurs moments que ceux que je passe ici. Et Albine revient-elle bientôt ?

— J'irai la chercher dans six jours ; je vous verrai d'ici-là ; j'aurai à vous parler.

— A vos ordres, madame. »

Pendant cette conversation, Geneviève écrivait à sa sœur une petite lettre où elle lui disait :

« Ma bonne Albine,

» Ton absence me paraît longue, & pourtant je
» m'amuse bien, & je songe avec bien du regret
» qu'avant peu je ne serai plus à la Pêcherie & que
» j'irai prendre ta place au Sacré-Cœur. Tu me
» diras que tu y as été très-heureuse, & je te crois,
» mais j'ai si grand-peur de ce que je ne connais
» pas ! Les dames religieuses sont très-bonnes, les
» compagnes charmantes, mais si étrangères pour
» moi ! Je crains jusqu'aux murailles que je n'ai
» jamais vues, & j'aime tant notre Pêcherie !...
» j'aime tant grand'mère ! Sais-tu qu'elle m'apprend
» l'allemand ? Je lis déjà très-joliment les
» caractères gothiques, mais les écrire, c'est terrible.
» Grand'mère aime tant son pays, elle me
» parle souvent (elle t'en a parlé sans doute aussi)
» de sa famille & de ses cousines, Lina, Mina, Otilia,
» & de la maison de son père, avec ses poêles
» de faïence, ses vieux meubles, ses beaux tableaux ;
» je vois tout cela d'ici, & pourtant tout cela
» n'existe plus. Il n'y a que nous, ma sœur, qui
» sachions que ces choses & ces gens aient existé.
» Puis, nous nous promenons avec grand'mère, &
» quelquefois nous pêchons à la ligne dans le joli
» ruisseau du parc, il faut bien que la Pêcherie
» mérite son nom ! J'ai attrapé l'autre jour une
» truite & trois perches. Nous en avons soupé.

» Grand'mère a bien souffert d'une de ses grandes migraines, & à peine rétablie (elle sentait encore la place du mal), elle a dû aller à Mâcon. L'heure se passait, elle ne revenait pas, juge combien j'étais inquiète. Je n'y tins pas, & prenant pour chevalier notre vieux Cyprien, & pour monture le brave mulet du jardinier, je suis allée sur la route à sa rencontre. Quelle joie

» quand j'ai vu la voiture, & quelle surprise quand
» grand'mère m'a aperçue ? nous étions bien contentes toutes deux.

» Et toi, chère Albine, que fais-tu ? que deviens-tu ? tu es dans les grandes méditations, mais je suis sûre que tu penses bien à nous, & si quelque chose me console d'aller loin de la maison, c'est que je retrouverai vos traces, mes sœurs, & que je vivrai avec des personnes qui vous ont connus. On n'a pas pu oublier notre Esther ! on me parlera d'elle & de toi.

» Mon petit trousseau avance ; il est déjà rangé dans la malle ; il le faut, mais c'est triste, & on ose dire que la jeunesse est l'âge le plus heureux de la vie ! Crois-tu cela, toi ? Tu me diras tes idées là-dessus.

» Adieu, chère sœur, prie pour moi, pour grand'mère, & crois bien que je t'aime & t'embrasse de tout mon cœur.

» GENEVIÈVE. »

Albine avait reçu cette lettre depuis quatre jours, & elle l'avait relue à plusieurs reprises avec un sentiment qui l'étonnait elle-même, un sentiment de regret tendre et triste pour la maison & la famille. Deux fois elle les avait quittées avec joie, maintenant elle les désirait, & les choses inanimées, le ruisseau, les bois ombreux, les vignobles animés, les parterres émaillés de fleurs d'automne, prenaient une voix douce pour la rappeler.

Ses préparatifs de départ étaient faits, quand on vint lui annoncer que madame Reydel la demandait au parloir.

« Vous êtes seule, chère grand'mère ! lui dit Albine après l'avoir embrassée ; & Geneviève ?

— Je ne l'ai pas amenée ; je me suis décidée, après réflexions & après délibération avec Horace, à ne pas la mettre au Sacré-Cœur. Elle finira très-bien son éducation à la maison.

— Je m'en étais doutée, dit Albine en souriant un peu. Sa dernière lettre n'annonçait pas un grand enthousiasme pour la vie de pension.

— Vous la blâmez ? demanda madame Reydel d'un ton sec.

— Du tout, grand'mère. »

Elle avait fait cette courte réponse d'un ton qui, à son tour, ne manquait pas de raideur ; elle le comprit, & se souvenant des résolutions de la retraite, elle reprit :

« Je trouve cela très-naturel, grand'mère, & je serai bien charmée de garder à la Pêcherie notre Benjamin.

— A la bonne heure ! j'avais pensé aussi, Albine, que vous pourriez peut-être la diriger un peu pour le chant & le piano. Elle est en retard, & vous, vous aviez fort cultivé vos bonnes dispositions. »

Cette proposition fut pénible à la pauvre Albine. La musique lui rappelait douloureusement sa sœur Esther ; la musique s'associait à un ordre d'idées, à des rêves, des chimères qu'elle voulait

étouffer au fond de son cœur, elle en craignait l'énergique mélancolie; pourtant, elle se défendit de cette impression, pensant que l'obéissance emporterait des victoires, & d'un ton aimable elle répondit :

« Je le ferai très-volontiers, grand'mère.

— A merveille; Geneviève sera enchantée. Maintenant, disons adieu à madame la supérieure, & partons : il me tarde d'être chez moi. »

M^{me} M. BOURDON.

(*La fin au prochain Numéro.*)

LA

PORTE DE MA TANTE

RIEN ne m'a divertie de tout temps comme les impressions opposées qu'un même fait produit sur différents esprits. Je ne parle pas de ces événements exceptionnels qui nous réunissent tous dans la même horreur, ou dans la même admiration, je parle de ceux qui peuvent prendre la couleur du verre à travers lequel on les regarde.

Dès l'enfance, c'était en moi un goût particulier de contempler, pendant des heures, le paysage à travers une porte vitrée qu'il y avait à la campagne dans la maison d'une de mes tantes. La fantaisie d'un ancien propriétaire en avait garni de verres de couleur les châssis en losanges, de sorte que la pelouse devenait tour à tour rougeâtre, jaunâtre, & je me prenais à regretter qu'il n'en fût pas réellement ainsi dans l'œuvre de Dieu; cependant on me faisait judicieusement remarquer que le seul carreau qu'on n'eût pas colorié était aussi le seul qui ne fatiguât point ma vue. J'arrivais forcément à avouer que tout est au mieux; mais le jeu me plaisait à ce point, que je voulus y jouer toujours.

C'est pour cette raison que, ayant grandi & vieilli, j'ai la manie de demander séparément à plusieurs personnes la peinture d'un seul fait, d'où il résulte pour mon plus grand amusement trois ou quatre faits disparates. Cette fameuse porte de ma tante, je la retrouve partout: à la ville, au village, en tout lieu où il y a des hommes pour ne pas s'entendre. Une fois dans ma vie, j'ai fait le voyage de Paris à Bourbon, j'ai retrouvé là-bas la porte de ma tante!

Dernièrement, me trouvant comme à l'ordinaire à Sisteron, & dans l'impossibilité de quitter mon poste, il me prit malgré cela, ou à cause de cela,

une envie démesurée de m'en aller. Qui ne connaît ces désirs de faire ce qui n'est pas dans le programme? Je ne sais que deux races pour refouler dès l'abord ces élans malencontreux: les parfaits parce qu'ils sont tout au devoir, & les marmottes parce qu'elles dorment; or il y a plus de marmottes que des autres.

N'étant ni de ceux-ci ni de celles-là, j'aurais voulu voir l'Exposition universelle de 1867, le météore du dix-neuvième siècle. J'aurais désiré m'installer à Paris pour un mois, ne faire que regarder & admirer trente jours de suite, mais... il y a longtemps qu'on répète: Où la chèvre est attachée, elle broute. — ... Je broutais.

Comme il y avait peu d'herbe en cet endroit, je cherchais à me distraire par le plaisir de la correspondance. J'écrivis à trois dames de ma connaissance, les priant de vouloir bien me donner leur impression sur le prodige que, hélas! je ne devais juger que sur des oui-dire. Ces trois dames, mes anciennes compagnes d'étude, n'avaient conservé entre elles aucune relation, & ne se ressemblaient en quoi que ce fût, excellent moyen de me procurer trois verres de couleurs différentes. Mes lettres partirent le même jour: l'une pour l'Orléanais, l'autre pour la Champagne, & la troisième pour Paris. Je demandais des détails, beaucoup de détails, & demeurai toute réjouie à l'idée de voir du moins l'Exposition à travers les portes de ma tante.

Pendant qu'on ne me répondait pas, j'eus le loisir de causer avec un de mes voisins qui avait vu, lui! l'heureux mortel!

Rien de moins drôle que mon voisin. Vrai robinet d'eau tiède, il parlait sans passion aucune,

disant tout bonnement des choses fort raisonnables, ni plus ni moins, & tout sur le même ton, ce qui est perfide quand vient le soir. Monsieur D. ne trouvait rien absolument beau, ou absolument laid; ayant toujours pour l'ombre une lumière, pour la lumière une ombre. Sa nature robuste & nullement nerveuse ne laissait d'ouverture à rien de spontané. Il discutait à froid, & disséquait pour ainsi dire les actes & les paroles avant de les juger. Ami sûr, comme on le pense, homme impartial, jugement sain; mais on n'éprouvait de sa conversation aucun amusement, aucun plaisir; c'était le positif, un papier réglé d'avance sur lequel on devait nécessairement écrire droit; néanmoins, si l'on voulait prendre une idée exacte des choses, c'est à lui qu'on revenait.

Cet homme excellent était pour moi le carreau demeuré blanc à la porte de ma tante, carreau ennuyeux, me disais-je, en mon enfance, le seul pourtant qui laissât à la nature sa nuance réelle.

Quand j'eus causé avec monsieur D., je sus de l'Exposition les beautés & les pâleurs, ce qui était admirable & ce qui laissait à désirer. Il me promena tant que je voulus dans les galeries & le pourtour, un plan à la main, m'expliquant avec patience ce que je ne comprenais pas. Quand j'eus tout exploré sans quitter mon fauteuil & par l'esprit d'un autre, je ne cessai pas d'admirer le fond; toutefois il me semblait que mes pieds tenaient mieux au sol de Sisteron à cause de tous les *mais* dont monsieur D. avait jonché son récit. C'était bien mon carreau blanc qui ne m'empêchait pas d'aller faire mon verbe ou mes quatre règles, quand j'étais petite, tant il me montrait sans poésie la cour & le jardin. On ne saurait croire ce qu'il y avait de sûreté, de bon conseil dans ce précieux voisin, qui depuis, hélas! a déménagé! Cette sûreté, ce bon conseil venaient précisément de ce qu'il voyait les choses telles qu'elles sont. C'est plus qu'un talent, c'est une perfection, & je serais fondée à croire que monsieur D. en avait le monopole; car, dans ma vie, j'ai souvent changé de maison, de quartier, de paysage, j'ai toujours eu un voisin, souvent deux, & tous voyaient les choses un peu autrement qu'elles ne sont.

Peu de jours après l'entretien dont j'ai parlé, je reçus la réponse de Coralie qui venait de faire pour la première fois le voyage de Paris. Femme enthousiaste, imagination exaltée, venue tout droit des bords de la Garonne dormir quarante ans dans la Champagne pouilleuse, comme autrefois Épiménide dans son antre, sans s'être guérie de sa spontanéité, de ses redondances & de ses pensées emphatiques. J'éprouvais un plaisir d'autant plus vif en décachetant cette lettre, que, en ayant promis la lecture à mon cher carreau blanc, je me figurais la singulière rencontre de ces deux esprits sur le même terrain. Coralie avait embouché la trompette dès les premiers mots, & me disait sans plus de façons :

« Ma pauvre Pauline, comme je te plains! Com-

ment tu ne verras pas l'Exposition universelle! mais tu seras la seule! C'est inouï! c'est affreux! c'est un vandalisme! A ta place, je remuerais ciel & terre! Si j'étais clouée à Sisteron par l'appréhension des énormes frais de voyage & de séjour, je dépenserais bravement deux années de revenu pour voir Paris, Paris en 1867! quitte à vivre de l'air du temps jusqu'en 1869. Si l'obstacle était la position de mon mari, la crainte de nuire à son avancement par un congé intempestif, j'écrirais à ses chefs, au ministre, à l'Empereur, & j'arriverais à mes fins. — Ce que femme veut, Dieu le veut. As-tu donc juré la première de faire mentir le dicton? Comment te résignes-tu si facilement à de telles privations? On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est.

» Tu m'écris : « Je veux voir par tes yeux. » O naïveté! Comment cela te suffirait-il? J'ai passé mon temps à regretter de n'en avoir que deux! Exposition à part, quelle ville que ce Paris! Quel géant! Comme on sent que tout part de là. Oui, ce que le cœur matériel est à l'homme physique, Paris l'est à la France, à l'Europe, à l'univers. Et tu n'as jamais vu Paris! Et tu ne le verras pas dans un moment si favorable, moment décisif, où l'industrie, comme un levier puissant, s'appuie sur Paris pour soulever le monde! Ma chère, ton stoïcisme m'épouvante. Songe qu'il faudra bien, tôt ou tard, faire ce voyage; car enfin, nous vieillissons, & tu sais... mourir sans avoir vu Carcassonne! Ce pauvre vieux n'en pouvait prendre son parti, que serait-ce donc?...

» Puisque tu veux absolument que je narre, narrons. Mais que te dirai-je? Je crois sortir d'un rêve. J'arrive! à peine suis-je installée chez moi, où l'on est en train de me faire perdre la mémoire à force de bonté, on m'entoure de prévenances, de ces bonheurs intimes que produit comme un autre, mieux qu'un autre peut-être, le sol de cette patrie que les circonstances m'ont donnée. Paisible Champagne, va, je ne te reproche rien, si ce n'est dans mes jours de folie où je t'en veux de n'être pas ce Paris aux mille feux, aux mille voix, ce volcan qui couve l'embrasement du globe, ce clavier dont s'échappent toutes les harmonies, ce foyer incandescent dont les rayons touchent à l'extrême limite du bien, du mal, du beau, du terrible; non, tu n'es pas cet œil unique au front de l'antique univers; tu n'es pas ce torrent dont les bras, blancs d'écume, enlacent & fécondent l'immensité; mais tu n'en es pas moins ma Champagne chérie, la terre de l'amitié, où rien ne me manque, puisque tu m'as faite ta fille en me donnant un bon mari, de beaux enfants, une vie douce & facile... Je t'aime.

» Mais tu te moques de moi, bien sûr, ma Pauline; je t'entends me crier : — Avocat, passons au déluge!

» Que veux-tu? trop de matières embarrassent les conteurs. En un mot, je te dirai que l'Exposition a dépassé pour moi l'idéal. C'est prodigieux & c'est

féerique ! Tout ce que les continents ont vu germer, ont su produire ou perfectionner, tout a été porté là, en échantillon, sur ce coin de terre que nos pères appelaient Champ de Mars, que nos descendants devraient appeler champ de gloire. Chaque État s'y est fait représenter par une ambassade nouvelle, composée de ses trésors les plus rares, puisés dans les trois règnes. Les entrailles même de la terre se sont ouvertes ; elles ont vomi des blocs de minéraux précieux que la vapeur a traînés jusque-là, pour dire aux races modernes que leur coffre-fort est au loin, dans les monts neigeux de la jeune Amérique, & qu'il suffit d'en briser les ferrures pour assouvir cette soif d'or qui brûle notre siècle.

» Tu veux savoir ce que j'ai remarqué, ce qui m'a frappé ? C'est tout ! l'ensemble, les détails, tout ! Mais je n'ai jamais su ni raconter ni dépeindre. Il faut t'adresser à d'autres si tu veux connaître les dimensions, la valeur intrinsèque, l'utilité, l'opportunité. Je hais l'analyse qui se met à la place de l'émotion.

» Si tu savais, Pauline, quelle haute idée on prend de l'humanité en voyant jusqu'où peut aller son génie ! Notre âge est arrivé réellement à une étrange supériorité par le progrès de ses machines... Ne ris pas, j'ai été voir les machines ; mon mari a eu la bonté de m'expliquer certains rouages, certains engrenages ; du peu que j'ai compris je me suis sentie comme écrasée, tant il y a de puissance & d'avenir dans ces chefs-d'œuvre de la mécanique, êtres demi-vivants que nous lançons, & qui en suivant leur pente nous mènent à l'inconnu.

» Comme je ne fais rien au compas, nous passerons, si tu le veux bien, des machines aux dentelles, vraies peintures, jeux de fées ; puis aux tapis pleins de verdure & de fleurs, défi jeté comme en riant à la belle nature, qui n'a plus sur nous d'autre supériorité que d'exposer tous les ans.

» En fait de cristaux, les mille & une nuits ! Du mat, du diaphane, du fantastique, tout ce que l'empire romain a pu rêver dans ce luxe dont il masquait l'évanouissement de sa gloire... Quoi encore ? Des étoffes de soie, d'argent, d'or ; tout ce que l'Orient a caché jusqu'ici dans ses coffres de bois de rose, tout est là : tissus moelleux, diaprés, torsades, guirlandes, paillettes, que sais-je !...

» Pendant qu'on admire ceci, cela, qu'on rêve un peu, qui ne rêverait devant tant de beautés, il vous arrive de tomber tout à coup dans un autre monde, éveillant du pied la brune Afrique, ou la dormeuse Arabie engourdie sous ses parfums. On voit des étrangers noirs, blancs, olivâtres, travailler, vendre, fumer, vivre de leur vie sous nos yeux & pour notre plaisir. Des Tunisiennes au fin corsage, à l'œil de feu, appellent la foule sous des galeries où de fraîches boissons coulent à flots. Plus loin, des bayadères se balançant au son des plus suaves symphonies, comme l'onde qui s'agite & s'apaise, charment les regards de tous... Mais

voici le désert !... C'est l'Arabe rêveur, c'est le chameau docile qui traversent l'espace & nous laissent entrevoir la poésie de leurs solitudes... (Tu sais, vingt mille personnes piétinent & bavardent tout autour ; mais avec un peu d'imagination, on s'isole.)

» Le Japon nous a envoyé un doux tribut sous la forme de trois jeunes filles, austères de costumes, naïves de manières, sympathiques aux yeux et au cœur.

» La Suède, la Norvège ont pris dans leurs frimas ce qui devait nous plaire & nous l'ont donné. Des habitations entières semblent être venues sur l'aile des autans nous offrir un cadre pour les plus gracieuses scènes de ces pays lointains. On voit la cour intérieure & couverte, l'escalier rustique du paysan, les chambres, un lit tout rose, lit de fiancée bien sûr ; aux murailles sont suspendus les lourds vêtements du père de famille ; c'est la vérité, c'est la vie.

» A deux pas de ces imitations du réel, voici le grandiose : un temple égyptien, des minarets, une mosquée, des mosaïques, du marbre, des hiéroglyphes, des sphinx, des pyramides, un phare, oui, un énorme phare dont la lumière brille, tourne & scintille, tant & si bien qu'on la prend certainement pour un nouveau soleil si on la voit de la lune.

» Mais à quoi bon barbouiller du papier ; je ne te dis rien, il faut se résumer. Les Spartiates n'ont rien à m'apprendre quand je veux être laconique. Lorsqu'on demandait à Léonidas de rendre ses armes, il répondait : — Viens les prendre ! — Tu me demandes de te décrire des merveilles, je te réponds : — Viens les voir !

» Ah ! ma Pauline, notre âge est l'âge des lumières, & tu fermes les yeux ! Songe que le passé n'a rien qui se compare à notre immortel présent ! On parle du dix-septième siècle, qu'on appelle hardiment le grand siècle... pauvre Louis XIV !

» Adieu, & garde-moi ta bonne amitié.

» CORALIE. »

Coralie, c'était évidemment le carreau rouge qui, à la porte de ma tante, prêtait aux objets une teinte magnifique, mais dont la continuité aurait été capable de me faire perdre la vue. J'attendis mes trois réponses pour les montrer ensemble à monsieur D. & m'amuser trois fois plus. La seconde se fit un peu désirer. Celle-ci était de Noëlie, bonne ménagère, heureuse dans son petit chef-lieu de canton, trouvant son plaisir à être précisément où il faut être, mais fort insensible à toute émotion de l'esprit & du cœur :

« C'est avec un véritable plaisir, ma chère Pauline, que je te dirai mes impressions en revoyant Paris que j'ai habité longtemps, & en revoyant au moment où les cinq parties du monde s'y donnent rendez-vous. Des raisons graves t'empêchent de faire ce beau voyage ; c'est une vive contrariété, ce serait une peine cuisante s'il n'y

avait dans le devoir des joies que tout le monde ne voit pas, mais que tu vois. Pour moi qui, plus favorisée, ai pu m'absenter & donner quinze jours à l'amitié, à la distraction, je bénis la Providence, car ces quinze jours m'ont beaucoup appris ; ils m'ont fait penser. Penser, n'est-ce pas la perpétuelle jouissance de l'homme ? Changer de place de loin en loin fait du bien ; on a changé d'horizon, & des beautés ignorées se sont éclairées sous les yeux.

» Ma chère, je commence mon odysée. Attends-toi à des longueurs, à des obscurités, je ne suis pas Homère, mais Noélie.

» Arrivée à Paris par un temps superbe, j'y ai été reçue par de bons & anciens amis qui m'ont donné une très-petite place dans leur très-petit appartement. L'espace manque dans cette immense capitale ; le cœur se sent donc encore mieux dans une invitation de cette nature.

» Dès le lendemain, je me suis acheminée avec Émilie, la fille de mes hôtes, vers ce point où tout s'achemine. Les abords en sont curieux : une foule de voitures conduisent les visiteurs & les ramènent au foyer ; néanmoins, on rencontre à la dernière heure, & par centaines, de pauvres déshérités qui s'en retournent l'oreille basse & les pieds enflés, faute de trouver place dans un omnibus, un fiacre, ou même une tapissière. Mais que sont ces petites misères ? Ils ont vu !

» A Paris, je te l'ai dit souvent, on fait assez bon marché de la vie matérielle. Les vrais Parisiens savent acheter les plaisirs de l'intelligence par la gêne, & même par la privation d'un confortable auquel, dans notre vie moins agitée, on a le temps de tenir davantage. J'ai vu des gens courbaturés, affamés & trempés, s'estimer trop heureux, & raconter, avec un entrain charmant, les détails d'une journée à faire pleurer certaines personnes de ma connaissance. C'est pourquoi, dans leurs mésaventures, il ne faut les plaindre qu'à moitié, & demeurer convaincus que la première occasion les trouvera l'arme au bras comme devant, dès qu'il s'agira d'une jouissance vive à payer par deux ou trois tiraillements d'estomac & un rhume de cerveau : c'est une monnaie qui a cours.

» J'aurais dû avant tout te dire un mot d'Émilie ; c'est une jeune personne de vingt-trois ans, raisonnable & instruite, ayant déjà beaucoup vu & beaucoup lu sous la direction de son père, & s'intéressant à tout. Elle avait été plusieurs fois à l'Exposition avec ses parents, de sorte qu'elle avait de l'ensemble une idée assez précise pour m'être d'une grande utilité.

» Dès notre entrée dans cet immense Champ de Mars transformé, pour ainsi dire, en univers microscopique, je me suis sentie envahir par une pensée toute nationale ; j'étais bien aise d'être Française & de faire à tant de monde les honneurs de *chez nous*. Excuse en moi ce sentiment de vanité, assez semblable à celui de la mouche du coche.

» Imagine un jardin délicieux : une végétation luxuriante, des arbres exotiques aux feuilles larges & épaisses ; au milieu un tapis de verdure, puis de l'eau qui murmure... un peu comme dans l'île de Calypso, y compris la grotte de la déesse ; car il y a une grotte rocailleuse, obscure, avec des échos, de la mousse, tout ce qu'il faut pour avoir l'air d'être là de tout temps. Quel joli mensonge !

» Après avoir franchi ces abords poétiques, on entre dans un monde nouveau, le monde de la mer, dont les silencieux habitants ont l'air fort affairé pour n'arriver à rien. Je pense que s'ils parlaient, comme les carpes de La Fontaine, et qu'on leur demandât ce qu'ils trouvent de plus étonnant à Paris, chacun répondrait avec le doge : — C'est de m'y voir. — On se voit absolument entouré de la gente poissonnière : poissons à droite, poissons à gauche, & poissons sur la tête. On est bien aise toutefois de sortir de cette cage de verre, & de se reposer par des plaisirs champêtres ; rien n'est plus facile. A deux pas, une ferme élégante, de beaux animaux, une petite Suisse. C'est joli, bien que l'on s'attende toujours à un peu plus que ce que l'on voit.

» Ce qui frappe principalement, c'est la réunion de tant d'œuvres de choix. Les peintres de tous les climats ont exposé ; on dit qu'il y a peu de chefs-d'œuvre ; s'il y en avait beaucoup, ils cesseraient de l'être. J'ai vu de belles statues ; il semble qu'on voie le marbre pleurer ou mourir. Des instruments admirables, des pianos, des orgues résonnent à l'envi pendant qu'on regarde broderies & dentelles, ou qu'on suit avec intérêt les diverses transformations de la matière première, pour arriver à être ce que nous la voyons quand nous lui donnons le nom d'un objet de luxe ou d'utilité.

» Il n'y a pas une branche de commerce ou d'industrie qui ne soit représentée. J'ai beaucoup joué en me promenant, tantôt avec Émilie, tantôt avec son père ou ses frères, dans cette spirale qu'on croirait sans fin, si tout ne finissait en ce monde. J'ai grandement admiré, mais ce qui m'a charmée davantage, c'est le pourtour. On passerait de longues heures à remarquer, à penser. En voyant ces costumes nationaux, en observant mille détails de mœurs, on s'ouvre à soi-même un champ nouveau. Que de sentiments naissent d'un regard attentif !

» Certaines constructions orientales vues en petit donnent une idée de ces contrées, où l'âme semble dormir encore sous la matière. A elle de dire avec le poète :

- » Si je n'étais captive,
- » J'aimerais ce pays,
- » Et cette mer plaintive,
- » Et ces champs de maïs.

» Tout est beau, ces portiques, ces voûtes, ces couches riches & moelleuses, ces galeries où des vapeurs embaumées se mêlent à l'air qu'on respire. Mais on sent une sorte de malaise quand on con-

temple ces splendides édifices, où la pensée semble matérialisée sous le calme des parfums.

» Les plongeurs m'ont remplie d'une émotion vive & pénible. Quelle vie est celle de ces hommes! Leur existence dépend d'une main qui agite une pompe à air. C'est, tout environnés de la mort, qu'ils vont chercher au fond des eaux ces trésors dont nous sommes insatiables.

» Mais, ma bonne Pauline, ce qui m'a remuée profondément, c'est la vue de trois de nos sœurs d'outre-mer, trois Japonaises jaunes et charmantes. Leur visage est doux, leurs manières simples & réservées, elles m'ont plu. Pauvres filles, ce n'est pas l'Océan qui nous sépare, c'est le baptême! Les larmes me sont venues aux yeux quand j'ai songé qu'elles vivaient dans l'ombre & moi dans la clarté. Comment ne les aimerais-je pas, ces jeunes païennes qu'un hasard divin a jetées dans ma patrie pour quelques jours? Non, ce n'est pas en vain, je l'espère, qu'elles sont venues de leur île lointaine. Comme le rocher se creuse par la goutte d'eau durant le cours d'un siècle, de même le fantôme vieilli du paganisme, touché par la prière, finira par s'entr'ouvrir, & la foi tombera sur ces nations... Tu vois? voilà comme je suis, je me laisse entraîner; je ne voulais pas te dire cela, je te l'ai dit. Hélas! je n'ai pas fait autre chose tout le long du Champ de Mars! C'est pourquoi je n'avançais pas; Emilie en riait. Voir n'est rien pour moi, si je ne pense. Il me faut devant toute chose être heureuse ou souffrir; le regard indifférent m'est impossible. C'est pourquoi je suis très-mauvaise conteuse. Aussi j'en reste là de peur de te décourager par mes renseignements si peu positifs.

» Adieu, ne sois pas trop longtemps sans m'écrire. Une lettre, c'est me rendre heureuse, & tu m'aimes trop pour me faire souffrir.

» Ton amie,
» NOÉLIE. »

Malvina, celle de ces trois dames qui habitaient Paris, fut quinze jours sans me répondre. Enfin arriva cette dernière appréciation :

« Excuse-moi, ma chère Pauline, si j'ai tant tardé; je suis une vilaine paresseuse, & tu es l'indulgence même.

» Tu me demandes ce qu'est en réalité cette fameuse Exposition, devant laquelle on bat la grosse caisse depuis au moins assez longtemps? Tu te lamentes en termes touchants de ne pouvoir faire en ce moment le voyage de Paris, afin de voir la merveille de notre temps.

» Avant tout, je t'en prie, dors tranquille. Je vais te tracer le plan de ce lourd pâté, & de l'espèce de champ de foire qui l'entoure; ce sera, moins les courbatures, comme si tu l'avais vu.

» Un mot sur Paris. Tu fais de la poésie à ton aise, sache bien que dans ce pays de Cocagne, il y a plus de privations & d'ennuis que d'agréments, à moins qu'on y puisse manger vingt-cinq mille li-

vres de rente, & encore il en faudrait bien trente pour joindre les deux bouts, si l'on ne veut vivre en petits bourgeois.

» On s'en va en répétant, pour l'avoir entendu, que Paris offre mille jouissances variées, que la pensée s'y éveille à chaque pas, qu'on y vit comme on veut. Ce sont des sornettes inventées par des gens qui comptent pour rien ce qui leur manque. Je n'ai pas leur philosophie, je ne me passe de rien sans m'en apercevoir, & Diogène à mes yeux n'était qu'un rustre que son système attrapait le premier.

» Néanmoins, retenue à Paris depuis deux ans par nos malheureuses affaires, j'en subis les conséquences; mais je ne cesse de regretter ma vie de campagne & de liberté; cette douce existence qui passait sans émotions vives, sans grandes nouvelles, sinon celles du journal que je ne lisais pas. Entre voisins, on ne faisait que s'inviter & se régaler. Table ouverte, bon appétit, bonne cave; pas de gros soucis, humeur joyeuse, parce qu'on avait trois choses que la majorité des Parisiens n'a pas : Temps, espace et argent !

» Du temps! ils sont toujours pressés: tout s'emporte d'assaut. Malgré les courses en omnibus, en fiacre, en remise, on arrive essoufflé au bout de sa journée. Visite au nord chez madame une telle qui reçoit le mercredi; impossible d'entrer dans la maison voisine si ce n'est le jeudi. Vous vous élancez vers le sud où règne encore le mercredi; cet exercice a lieu du lundi au samedi inclusivement. Le dimanche vous allez au sermon & vous ne trouvez pas de chaises.

» Quant à l'espace, la plupart des Parisiens vivent comme à bord d'un navire, remettant soigneusement chaque chose à sa place, sous peine de ne pouvoir se permettre six pas en long sur quatre en large. Dans les familles nombreuses, la nuit double les difficultés, on ne sait où coucher ses enfants; chacun s'ingénie à résoudre le problème: lit-fauteuil, lit-canapé, lit-armoire; on s'attend aux chambres à tiroirs. L'inventeur aurait une pension.

» Je ne parle pas de l'argent, tout s'achète. Un verre d'eau, une poignée de sarments pour ranimer son feu. La bourse ou la vie! Les loyers sont hors de prix. On prétend que la vie n'est pas chère si l'on sait s'arranger! Quel dérangement que cette manière de s'arranger! Aller quérir au bout du monde un misérable poulet; pour les fruits éviter la fruitière, & pour la viande le boucher; passer son temps à combiner la carte. Dans un ménage comme le mien, qui n'est ni pauvre ni riche, si l'on sert une belle dinde toute ronde de marrons, les invités battent des mains; que si, au lieu de marrons ce sont des truffes, on salue.

» J'y suis pourtant dans ce Paris, j'y reste, j'y souffre, & c'est ce qui cause ma mauvaise humeur.

» Donc, tu ne t'attends pas à une épopée. L'Exposition, vois-tu, c'est un grand mot qui sonne creux

comme les autres. Quant au bâtiment en lui-même, il est manqué. On tourne, tourne, comme une toupie allemande, c'est d'une monotonie ! On assure qu'on ne pouvait pas faire autrement, c'est à croire ; mais je dis que c'est laid ; moi non plus, je ne peux pas faire autrement.

» Tu as vu dans la vie des animaux parqués, n'est-ce pas ? eh bien, il y en a, & d'assez beaux. Tu te figures ce que c'est : de gros moutons d'Espagne qui ont l'air d'étouffer ; des vaches à peu près comme les autres ; des faisans, c'est ce qu'il y a de mieux. Enfin une ménagerie assez bien montée qu'on intitule autrement, car on s'est évertué à trouver des noms pompeux, afin d'entretenir l'enthousiasme à un franc par tête.

» Autour des galeries, quantité de baraques. Dans plusieurs on paie en entrant, car vous avez des surplus de joie, moyennant finances. Allons, promenons nous :

» Ici, dans une maison faite exprès, un foudre géant. Tout bonnement une grande cuve, très-grande. Vingt-cinq centimes en entrant.

» Une énorme boulangerie où l'on boulangé, cela va de soi. On s'y rend des quatre coins du monde ; il faut de rigueur assister à une fournée ; on se pousse, on se presse, on se porte, on enfourne, c'est une rage ! Quand on a risqué sa vie & acheté un pain de deux sous, qui s'appelle allemand, & qui pèse sur l'estomac par ce qu'il est chaud, on s'en va.

» Une blanchisserie à la vapeur avec chaudières & séchoirs, & pour finir du linge sale qui devient blanc comme il en avait l'habitude.

» Beaucoup d'autres innovations qui ne t'intéressent pas sans doute plus que moi : des cuisines en miniature ; mille inventions pour faire bouillir les marmites sans feu, ou à peu près. On y met encore cependant un morceau de bœuf... ou de cheval, nouveau genre à Paris. La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est en train de tourner en bifteck & en pot au feu, ô Buffon !

» On voit des rochers, des allées, des pelouses. Je ne te dis rien de l'herbe, elle est verte, ou du moins elle fait ce qu'elle peut pour cela. Les arbres ont l'air fâché, parce qu'on les a fait déménager de force pour les faire mourir de poussière.

» Il y a aussi des tours de force : On a mis sous verre, pour la première fois, la mer & les poissons. Les uns fort connus, les autres si laids qu'ils vous dégoutent du vendredi.

» Voyons, qu'y a-t-il encore ? Des plongeurs, pauvres hommes en caoutchouc, affreux à voir & à entendre parler ; ils descendent sous l'eau, remontent portant un lourd pavé, & reviennent la nuit à l'état de cauchemar aux yeux des spectateurs nerveux.

» Faut-il t'énumérer les chefs-d'œuvre d'architecture ? temples anciens & modernes, vains simulacres qui, par la réduction indispensable de leurs proportions, ne servent qu'à mettre une idée fautive dans une tête qui ne pensait à rien. Tel monument,

dont le caractère est le grandiose, devient fatalement quelque chose d'assez gentil. Le vrai manque en cela, comme il manque à ces braves gens qu'on paie tant par jour pour être turcs ou arabes. Tout cela me fait l'effet d'une longue charade en action bien jouée, dont le mot serait *Folie*.

» Une affaire majeure à l'Exposition, c'est la cuisine. On déjeune en Prusse, & l'on dîne en Russie ; il en résulte un souper français avant de s'endormir. En général, on boit & l'on mange indéfiniment dans cet Eldorado. Ici, café ; là, restaurant ; tout porte à la consommation, même au Japon, car il faut aller au Japon pour le plaisir de voir trois jeunes filles assises par terre, dans une chambre sans murailles du côté du public. Leur ensemble est assez gracieux, sauf un gros paquet d'étoffe riche & soyeuse qu'elles portent par derrière, & qui s'appelle une ceinture. Figures douces, manières aisées sans hardiesse ; grandes enfants qui rient de tout, & embrassent des images que leur passe par une grille, comme au parloir d'un couvent, un brave Japonais en jupon, qui a des petits tabourets attachés sous les pieds. On se pâme d'aise quand on a vu tout cela !

» Ce dont je te parle a lieu dans le pourtour. Les galeries sont pleines de ce qu'on peut attendre du progrès matériel, fruit de six ou sept mille ans d'études. Il faut constater la finesse, le talent avec lesquels nous travaillons les métaux, le lin, le chanvre, la laine. C'est magnifique. Il y a de tout & en profusion, depuis le diamant jusqu'aux plus petits détails de nos parures & des ornements de nos maisons. Si je te disais : Bijoux, tissus, dentelles, cristaux, horlogerie, serrurerie, cela ne t'avancerait guère ; j'aime mieux te dire que Socrate se promenant en ce lieu s'écrierait deux fois au lieu d'une : — Que de choses dont je puis me passer ! — Je ne suis pas un sage de la Grèce, mais je trouve que nos inventions & nos perfectionnements multiplient nos besoins. J'ai vu à l'Exposition toute une famille au teint couleur de brique ; ils paraissaient très-pauvres, vendaient des bagues sans valeur, & regardaient la foule d'un œil bien endormi. Pendant ce temps-là, un petit négroillon, au moyen d'une espèce de soufflet de forge, attisait le feu sous une grande marmite pour faire bouillir une éternelle soupe qui chauffe depuis le matin jusqu'au soir. Les pauvres gens !. Ils avaient tous l'air aussi heureux que nous.

» Tu ne veux pas, je pense, que je te parle des machines, tu n'y comprends rien, moi non plus ; c'est dommage parce que c'est le plus beau. Je ne te dis rien non plus de quelques horreurs ingénieuses que l'on est parvenu à obtenir, exemple : Une tête de guillotiné qui vous répond quand on lui parle ; c'est un effet d'optique ; j'aime mieux les autres effets, & toi ?

» En somme, l'Exposition sera-t-elle utile au commerce, aux arts, à l'industrie ? c'est une question. Ce qui n'en est pas une, c'est l'augmentation des denrées & de tout en général. Une bonne

femme qui vend des allumettes sous ma porte cochère fait ses paquets moins gros depuis l'Exposition, tout le monde fait comme ma bonne femme, mais en plus grand ; & quand chacun sera rentré en Chine ou autre lieu, les prix établis seront maintenus. Paris devient inhabitable... Tiens, en voilà assez pour aujourd'hui ; car, décidément, je suis de trop mauvaise humeur ; ne t'en prends qu'à ce grand Paris qui ne vaut certes pas Sisteron, puisque c'est là qu'habite Pauline. Adieu, je t'écrirai bientôt, un jour de soleil.

« MALVINA. »

Le soir même du jour où je reçus cette réponse, je lus les trois lettres l'une après l'autre à monsieur D., qui se moqua de la faiblesse humaine, disant que Coralie manquait de sang-froid & de jugement, que Noélie avait plus de cœur que de

tête, & que Malvina deviendrait misanthrope. Ainsi chacune eut son paquet, & je me gardai de réclamer, trouvant, comme dans mon enfance, que le carreau blanc avait raison.

Il fut bien convenu entre nous qu'avoir des renseignements précis sur une chose quelconque n'est pas aussi facile qu'on le croit, à cause de ces verres de couleur qui mettent leur propre teinte à la place de la réalité. Quand nous eûmes fait un peu de philosophie, je m'amusai à raconter au respectable voisin l'histoire de la porte de ma tante, & lui avouai que, dans ma pensée, il s'appelait le carreau blanc. C'était lui montrer estime & confiance. Nous nous égayâmes en famille pour clore les débats, & je trouvai en fin de compte qu'on est en vérité fort bien à Sisteron, même en 1867.

M^{me} DE STOLZ.

MESDEMOISELLES PRÉMAGNY

I

LORSQUE neuf heures sonnèrent à la pendule de marbre noir surmontée d'une statuette en argent, délicate & charmante réduction de l'œuvre la plus nouvelle du sculpteur à la mode, monsieur Prémagny, qui lisait son journal au coin du foyer, leva la tête, regarda sa femme & ses trois filles, toutes très-parées, jeta les yeux sur le riche ameublement du salon, sur les fleurs entassées dans les jardinières, sur les albums que feuilletaient ces dames, sur les lampes voilées de guipures, étouffa un bâillement qui ressemblait à un soupir, & dit d'une voix grave :

« Attendez-vous quelqu'un ce soir, madame Prémagny ? »

La maîtresse du logis, ainsi interpellée, rougit légèrement, & répliqua, après avoir consulté du regard ses filles aînées, belles & élégantes demoiselles de vingt ans au moins :

« Mais non, monsieur, je crois que nous n'aurons personne. »

Un nuage se répandit sur le front des jeunes filles — je parle des aînées — elles lancèrent un coup d'œil furtif sur les glaces placées en face

d'elles ; puis, tout en faisant bouffer leurs jupes à traînes, elles se mirent à tourner les pages des albums avec une vivacité qui ressemblait beaucoup à du dépit.

Derrière ces demoiselles & tout près du père de famille, était assise la plus jeune des trois sœurs, une fillette de quinze à seize ans, vive, jolie & fraîche comme un rameau d'aubépine. Elle venait de commencer un ouvrage au tricot, & elle travaillait avec application, ce qui ne l'empêchait pas de se mêler à l'entretien.

« Non, dit-elle à demi-voix, d'un ton boudeur & malicieux, il ne viendra personne & pour cause.

— Pour quelle cause, Louise ? s'écria aigrement une de ses sœurs.

— Mais, ma chère Juliette, tu sais bien qu'excepté monsieur de Sainte-Méline, qui est à Paris, & madame la baronne Dubuquoy, qui a la grippe, personne ne...

— Louise est insupportable avec ses observations saugrenues, interrompit vivement mademoiselle Juliette.

— Une véritable enfant terrible, dit le père en souriant. Il ne faut point parler ainsi à tort & à travers, ma mignonne, surtout pour faire des remarques qui déplaisent à tes sœurs. Il vaut beau-

coup mieux achever en silence le bas d'Azor ou de Minette.

— Un bas pour Azor ou pour Minette, cher père? s'écria l'enfant humiliée. Oh! peut-on dire? Ce n'est pas cela du tout que je tricote.

— Quoi donc alors, ma chérie? »

Elle sourit, hocha la tête & se tut.

« Dis-moi à qui tu destines cet ouvrage, Louise? insista monsieur Prémagny, dis-le tout bas, à moi seul. »

La jeune fille s'appuya sur l'épaule de son père, & lui chuchota à l'oreille d'un ton mystérieux :

« Ceci est un petit bonnet pour mon filleul; avez-vous oublié que je dois être bientôt marraine? »

— Quoi! murmura monsieur Prémagny d'une voix aussi basse que celle de sa fille. Quoi! tu as songé au bébé de la pauvre Sophie?

— Mais, sans doute, papa, parce qu'il avait été convenu...

— Oui, oui, fit-il en hochant la tête, lorsque Sophie s'est mariée il y a un an, il avait été convenu que tu serais la marraine de son premier poupon; mais, depuis, combien d'événements!

— Les événements ne m'ont point dérangée de ma promesse, cher père.

— Non, certes, & nous la tiendrons, sois-en sûre, dit-il en lui baisant le front d'un air ravi. »

Dans son contentement & sans y songer, il avait élevé la voix.

« Chut! fit Louise en posant un doigt sur ses lèvres.

— *Motus!* répliqua le bonhomme, qui enfonça sa tête dans ses épaules en signe de discrétion. »

Mais madame Prémagny et ses filles aînées ne songeaient guère à écouter ce dialogue; elles échangeaient quelques mots entre elles, & semblaient se divertir fort peu.

Juliette finit par se lever, elle s'approcha d'une fenêtre, l'ouvrit, & écouta tomber la pluie sur le pavé.

« Il fait un temps horrible, dit-elle. J'en suis fâchée pour ces dames qui doivent aller ce soir au bal de monsieur d'Austin.

— A Maranches, il y a peu de voitures couvertes, reprit naïvement Louise. »

Cette phrase si simple fit tressaillir Juliette, qui ferma brusquement la fenêtre.

« J'avais oublié le bal de madame d'Austin, murmura-t-elle.

— Vraiment! repartit Louise. Ah bien! nous ne pourrions pas en dire autant, Valentine et moi, nous ne songeons qu'à cela depuis ce matin.

— Parle donc pour toi seule, ma sœur, répliqua d'un ton sec mademoiselle Valentine, qui était l'aînée des trois jeunes filles; je n'ai pas, Dieu merci, l'esprit aussi frivole que tu veux bien le supposer.

— Tu regrettes donc beaucoup, Fanfan, de ne pouvoir te pavaner ce soir dans les beaux salons

de monsieur d'Austin? demanda le bon père, qui ne quittait point du regard sa charmante fille.

— Ne le crois pas, répliqua-t-elle vivement, je ne me soucie ni de beaux salons ni de belles danseuses. Tout ce que je désire, c'est de danser, n'importe où, dans l'herbe, sur le sable, au milieu de la poussière, comme autrefois, lorsque nous étions si heureux à Villers. Vous vous en souvenez, mes sœurs? Il y a huit mois à peine que nous avons dansé à Villers pour la dernière fois. C'était la fête du village. Joyeuse fête! Avons-nous assez sauté sur la mousse avec mon frère de lait Petit-Jacques, notre cousin Antoine, le garde Turet, & Gaspard, le maréchal-ferrant, qui venait d'épouser cette bonne cousine Sophie.

— Vous entendez, ma mère? s'écria Valentine. Eh bien! soyez sûre que Louise ne s'exprimerait pas autrement si vous aviez vingt personnes dans votre salon.

— Mais, répliqua la naïve petite fille, comment pourrions-nous avoir vingt personnes ici, puisqu'on ne...?

— Louise, Louise, interrompit son père d'un ton de doux reproche.

— C'est intolérable! s'écrièrent ces demoiselles.

Il y eut un instant de silence; monsieur Prémagny froissait son journal; Juliette et Valentine entassaient albums sur albums; Louise comptait les mailles de son tricot, & la mère de famille examinait d'un air pensif ce vaste salon, ces grands fauteuils vides, ce piano fermé, ces jeunes filles si charmantes & si sérieuses. Tous étaient absorbés par des réflexions pénibles, & chacun avait les siennes qui lui étaient personnelles.

Jamais réunion de famille ne fut moins joyeuse. Mais était-ce bien une réunion de famille? Une foule d'hôtes importuns, que l'on n'avait point conviés, s'étaient glissés dans cet appartement somptueux. La tristesse, l'ennui, le découragement, les désirs ambitieux, les espérances trompées, étaient là, autour d'un feu pétillant. Ils faisaient languir l'entretien & ils assombrissaient tous les fronts.

Il n'y avait pas longtemps — cinq ou six mois à peine — que ces ennemis invisibles avaient pénétré dans cette demeure. Ils étaient venus avec la fortune. Auparavant, la famille Prémagny était celle de Roger-Bontemps, & pour voir des gens heureux, on n'avait qu'à regarder ceux-ci.

Avant d'être riche, monsieur Prémagny exploitait un petit bien de campagne qui était la dot de sa femme & leur unique avoir. Ils appartenaient tous deux à de pauvres familles d'ouvriers & de laboureurs, ou plutôt, dans leur village natal, toute la population ne formait, à vrai dire, qu'une seule famille & qu'un grand cousinage.

Monsieur & madame Prémagny étaient traités avec déférence par toute leur parenté. Ils avaient quelque instruction, ils se distinguaient par de solides qualités, & ils étaient les plus riches du hameau. Cela méritait des égards. A force de travail, d'ordre & d'économie, ils avaient pu consacrer à

l'éducation de leurs enfants une somme relativement importante, & chacune de ces demoiselles était allée passer deux ans dans le meilleur pensionnat de Maranches, la ville voisine.

Pourtant monsieur et madame Prémagny n'avaient pas plus d'ambition pour Juliette & pour Louise qu'ils n'en avaient eu pour eux-mêmes. Ils désiraient les marier à des cultivateurs aisés & honorables; mais, dans le secret de leur cœur, ils rêvaient pour l'aînée, la belle Valentine, une destinée plus brillante.

Lorsqu'elle était très-jeune encore, il avait été vaguement question de lui faire épouser le fils d'un parent éloigné, que dans la famille on appelait amicalement l'oncle Robin. L'oncle Robin n'était qu'un simple menuisier; mais cela ne paraissait pas devoir empêcher son fils unique Georges de faire son chemin dans le monde. Dès l'enfance, ce petit paysan avait montré de si heureuses dispositions, que tous les membres de cette grande famille avaient insisté pour qu'il lui fût donné une éducation libérale.

L'oncle Robin ne se fit prier que pour la forme, &, par l'entremise d'un riche propriétaire, monsieur d'Austin, Georges obtint une bourse au lycée, & fit ses humanités comme un autre, mieux qu'un autre, car il eut constamment tous les prix de sa classe. Plus tard, quand vinrent les examens, il marcha au milieu d'un cortège de boules blanches, puis il alla suivre à Paris les cours de l'École de droit, vivant de peu, gagnant quelque argent comme répétiteur, comme teneur de livres, & ne coûtant presque rien au pauvre menuisier. Celui-ci & les Prémagny étaient convaincus que Georges ne tarderait pas à occuper une place distinguée dans le barreau ou la magistrature, &, entre eux, ils parlaient à mots couverts du mariage projeté, mais sans rien conclure à cet égard.

Sur ces entrefaites, le bon monsieur Prémagny fit un brillant héritage. Un de ses parents, qui avait quitté son pays natal depuis près d'un demi-siècle, mourut à New-York, en lui laissant une fortune que, dans le premier moment de trouble & de saisissement on évalua à plusieurs millions. On exagérât, sans doute, néanmoins ce fut comme une tuile d'or massif qui tomba sur la tête de ces bonnes gens. Ils eurent de la peine à se remettre du coup, ce qui ne les empêcha point de pleurer la mort de leur bienfaiteur. Lorsque monsieur Prémagny fut enfin de sens rassis, il se décida à partir pour New-York. Il resta trois mois absent, & revint avec sa fortune en poche, au moment où on l'attendait le moins.

L'excellent homme, qui voulait faire cette bonne surprise à sa famille, ne se doutait guère que celle-ci, de son côté, lui en ménageait cinq ou six.

Quand il arriva à Villers, il trouva sa maison abandonnée & sa porte close. Des voisins, qu'il interrogea, lui apprirent que madame Prémagny & ses filles étaient allées habiter la petite ville de Maranches.

Pendant la traversée, monsieur Prémagny avait songé bien des fois au bonheur qu'il éprouverait à vivre dans l'abondance, au milieu de tous les cousins, dans sa chère maison de Villers, qu'il ne tenait qu'à lui de transformer en château, & il fut un peu contrarié quand il sut que ces dames semblaient avoir d'autres goûts & d'autres aspirations.

« Mais soit, dit-il pour se consoler, nous passerons l'été à la campagne & l'hiver à la ville. »

On était alors aux derniers jours de février. Il courut à Maranches & trouva sa famille installée dans une maison charmante, que madame avait louée en attendant que monsieur l'achetât. Un personnage de bonne mine, grave & bien vêtu, reçut le voyageur dans le vestibule & s'empara de son sac de nuit. Monsieur Prémagny allait se confondre en excuses, lorsqu'il apprit, de la bouche même de l'homme grave, que celui-ci remplissait ceans les fonctions de domestique.

Au même instant, un petit homme brun, vif, lesté, traversa le vestibule & salua jusqu'à terre en disant :

« Buon giorno, signor mio.

— Celui-là, avec son baragouin, doit être quelque frotteur auvergnat, pensa le signor, qui sortit de sa poche une pièce blanche.

— Monsieur est le professeur d'italien de ces demoiselles, s'empressa de dire le domestique.

— C'est vous, mon ami, qui aurez la pièce, car sans vous j'allais lui faire affront, » repartit monsieur Prémagny, tandis que le valet ouvrait à deux battants la porte d'un salon magnifique.

Madame qui brodait & mesdemoiselles qui prenaient une leçon de danse, aperçurent le voyageur & s'élançèrent dans ses bras en poussant un cri de joie.

L'excellent homme attendri n'avait des yeux que pour sa famille; il heurta le maître de danse sans le voir, & il posa le pied sur un objet qui rendit un son criard.

« Est-ce le chat ? demanda-t-il effaré en retirant son pied.

— C'est la pochette de monsieur Merlin, répliquèrent ces demoiselles en désignant le maître de danse.

Monsieur Prémagny se mordit les lèvres, & chercha du regard un troisième professeur. N'en apercevant pas, il reprit sa sérénité.

« Quelle métamorphose ! dit-il tandis que monsieur Merlin s'éloignait discrètement. Pourquoi, mes petites villageoises, ne m'avez-vous pas écrit que vous étiez devenues de grandes dames ?

— Mais, répliqua madame Prémagny avec embarras, il n'y a pas plus de six semaines que nous avons quitté Villers.

— Et depuis vous n'y êtes pas retournées, dit le bonhomme d'un ton de reproche amical. Les cousins ne sont pas contents. Quelques-uns d'entre eux ont pris la peine de venir vous voir, & l'on assure que vous leur avez fait un accueil bien froid.

— Nous avons été si occupées ! repartit madame. C'est une chose très-fatigante qu'un déménagement. Puis il a fallu choisir des professeurs pour ces demoiselles, des toilettes convenables, des meubles... que sais-je ?

— Bon, bon, je vois que vous êtes fort excusables. Mais pour que les cousins ne nous boudent point, nous les inviterons tous à venir pendre la crémaillère. Vous ne répondez point ? Oh ! quelles figures sombres ! Ne seriez-vous pas contentes ?

— Mais si, enchantées, dit Louise.

— Enchantées de donner cette petite fête ; certainement, reprit madame Prémagny, mais il me semble que nous pourrions choisir des invités plus convenables. Vous comprenez, mon ami, que dans l'intérêt de nos enfants... Notre position a bien changé. Il est temps de songer à nous créer des relations dans la bonne société. »

Les sourcils de monsieur Prémagny se contractèrent.

« Aucune bonne société ne m'obligera à mettre mes parents à la porte ! s'écria-t-il.

— Eh ! qui parle de les mettre à la porte ? demanda madame d'un air doux & étonné. Ne les invitons point, voilà tout. »

Monsieur Prémagny stupéfait la regarda, il ne la reconnaissait plus.

« Ah ! fit-il d'un ton d'irritation contenue, s'il suffit de quelques malheureux billets de banque pour vous tourner la tête à toutes, au diantre la fortune !

— Monsieur, monsieur, dit madame d'un air scandalisé, songez que nos gens peuvent vous entendre. »

Monsieur Prémagny se mordit encore les lèvres & cette fois jusqu'au sang, en laissant échapper une sourde exclamation de colère.

« Vous dites, mon ami ? demanda sa femme d'un ton ingénu.

— Rien, rien, je ne dis rien. Pourquoi parlerais-je ? A laver la tête d'un More on perd sa lessive, » répliqua-t-il sérieusement irrité.

Quatre voix douces & huit bras caressants s'efforcèrent de l'apaiser ; les jeunes filles versèrent quelques larmes, & madame déclara que monsieur était bien dur pour elle. Il n'en fallait pas plus pour attendrir le meilleur des hommes. Il oublia tout, reprit sa gaieté, & redevint encore Roger-Bontemps. Néanmoins, il se promit de profiter de la première occasion pour sermonner ces étourdies & les ramener dans le droit chemin. Malheureusement l'occasion ne se présenta point, & monsieur Prémagny était un mauvais orateur. C'est pourquoi il continua à se taire. D'ailleurs, que voulait-on qu'il fit contre trois ?

Je dis trois, car Louise, toujours bonne, simple, sans prétention, était absolument telle qu'il l'avait vue au jour de son départ. Mais si l'excellent homme ne trouva point l'occasion de moraliser, il se plut à prêcher constamment d'exemple. Il ne changea en rien ses habitudes d'autrefois, il

refusa de faire des visites aux gens qu'il n'avait pas fréquentés avant d'être riche, & il ouvrit les portes de sa maison à tout le cousinage.

Ce n'était pas le moyen d'attirer chez lui le beau monde ; aussi, malgré les efforts de ces dames, les gens bien nés refusèrent de frayer avec le menuisier Robin, le maréchal ferrant Gaspard & tutti quanti. Essayer de décrire le dépit & le chagrin que Juliette & Valentine en ressentirent, serait chose impossible. Elles-mêmes, qui se répandaient sans cesse en plaintes amères, ne parvenaient point à exprimer toute l'intensité de leur douleur. Néanmoins, elles en disaient assez pour briser le cœur du plus tendre des pères. Monsieur Prémagny était navré. Ce qui le désolait surtout, c'était de voir que la mère de famille n'était guère plus raisonnable que les deux jeunes filles. Peu à peu, sans se laisser convaincre, il céda sur bien des points ; c'est ainsi qu'il prit l'habitude d'aller souvent à Villers, pour que les cousins perdissent celle de venir à Maranches ; il s'habilla plus élégamment, il essaya de prendre le bon genre & le bon ton, & il feignit d'oublier qu'il n'avait pas toujours été riche. Mais quand il était seul avec Louise, il se dédommageait de cette contrainte. Il s'entretenait avec elle du bon vieux temps, des plaisirs d'autrefois, & il en parlait d'abondance de cœur.

« Laissons tes sœurs faire les madames tout à leur aise, disait-il, c'est le meilleur moyen de les corriger. Quand elles auront essayé des distractions à la mode, elles demanderont elles-mêmes à revenir à Villers. Elles ne se plairont pas longtemps au milieu de ces fêtes, de ces visites, de ces réunions. Je veux leur prouver que tout cela n'est pas fait pour elles, car, vois-tu, j'ai mon plan, sans qu'il y paraisse. »

Monsieur Prémagny disait toujours à Louise qu'il avait son plan.

Mais, hélas ! Valentine & Juliette ne les connaissaient encore que par ouï-dire, ces distractions à la mode dont parlait leur père. Lui seul pouvait les introduire dans le monde, & c'était une chose qu'il était presque impossible de lui demander.

Jusqu'à présent ces dames ne recevaient d'autres visites que celles d'une veuve sans fortune qui avait un fils à marier, & celles d'un vieillard plus pauvre encore, qui était quelque peu homme de bonne chère.

C'est d'eux que Louise voulait parler lorsqu'elle avait dit que personne ne venait au logis quand monsieur de Sainte-Méline était en voyage & madame Dubuquoy indisposée.

Deux mois s'étaient écoulés depuis le retour de monsieur Prémagny, lorsque nous retrouvons toute la famille installée autour du foyer, par une soirée d'avril froide & pluvieuse.

Quand le silence se fut prolongé pendant près d'un quart d'heure, le bon père, qui examinait ses filles d'un air attristé, essaya encore de ranimer l'entretien.

« Comment avez-vous passé ce jour de pluie, mes chères enfants ? demanda-t-il ; vous n'êtes point sorties, je crois ? »

— Oh ! nous n'avons pas eu le loisir de nous ennuyer, répondit Louise ; les maîtres de danse, de musique, de langues, de dessin, ne nous ont pas laissé un moment de repos.

— Il était bien impossible de sortir par ce temps affreux, ajouta Valentine. Nous avons, il est vrai, quelques courses à faire, mais à moins de prendre un fiacre...

— Je ne l'eusse point permis, interrompit madame Prémagny. Quand on a une fortune aussi considérable que la nôtre, on ne peut décemment se faire cahoter dans un fiacre, & tant que nous n'aurons pas de voiture à nous, il faudra nous résigner à demeurer à l'hôtel les jours de pluie.

— A l'hôtel, ma femme ? Tu ne te mouches pas du pied, toi ! s'écria gaiement monsieur Prémagny.

— Oh ! monsieur ! quelle expression, quel genre ! Et en présence de vos filles encore ! » répliqua la dame scandalisée.

Ce pauvre homme prit une mine toute confuse.

« Pardon, Maclovie, dit-il, cela m'est échappé. Je ne suis pas tellement habitué au beau langage, qu'il ne me reste quelque réminiscence de celui que je parlais quand j'ai commencé mes études sur les collines de Villers, au milieu d'une centaine de moutons bêlants. Bon ! voilà que je te fâche encore... que je vous fâche toutes trois. Eh bien ! pour vous faire oublier ces réflexions intempestives, je promets de m'occuper, dès demain, de l'achat d'une jolie voiture & de deux beaux chevaux. De quelle couleur les voulez-vous, mes chéties ?... Allons, allons, mes anges, l'une après l'autre, ajouta l'excellent homme en embrassant tendrement Juliette & Valentine, qui s'étaient jetées à son cou dans l'excès de leur joie. — Et toi, Louise, es-tu contente ? demanda-t-il à sa plus jeune fille.

— Oh ! cher père, je suis ravie, enchantée. Une voiture, quel bonheur ! Ces dames qui n'ont pas d'équipage, ne refuseront plus de venir à la maison, à présent que nous pourrons les promener dans notre voiture.

— Personne n'a refusé de venir à la maison ! s'écrièrent Juliette & Valentine irritées.

— Louise est comme l'esclave antique derrière le char du triomphateur, dit monsieur Prémagny d'un ton jovial.

— Mais, cher père, n'est-ce pas une chose triste aussi que d'être seuls, isolés, au milieu d'une ville, lorsqu'on a une maison élégante, des domestiques, & si bonne envie de faire fête aux visiteurs ? Combien notre genre de vie était différent quand nous habitions Villers ! Toujours des distractions, des voyages, des réunions de famille, des promenades en carriole. Que de divertissements l'été & quelles charmantes soirées en hiver ! Quelles joyeuses sauteries dans l'atelier de l'oncle Robin, & quels excellents goûters chez Sophie !

Puis les parties de loto si animées, la tirelire remplie de gros sous, que l'on cassait à Pâques, en grande pompe, le pique-nique auquel cette cérémonie servait de prélude, les cousins, les cousines, si bons, si affectueux, l'oncle Robin, qui nous faisait tant rire. Pauvre oncle Robin ! ajouta Louise en soupirant.

Son père l'embrassa, ses sœurs sourirent avec dédain, & madame Prémagny répliqua d'un air tout sucre & tout miel :

« Louise, ma chère petite, il est fort mal de vous plaindre ainsi du genre de vie qu'il a plu à votre bon père de nous imposer.

— Moi ? c'est moi qui... ? Ah ! par exemple ! voilà qui est fort ! s'écria monsieur Prémagny stupéfait.

— Mais, monsieur, repartit sa femme, ce n'est pas moi, je pense, qui refuse de conduire ces pauvres petites dans le monde ?

— Ah ! voilà le hic ! Dites-moi donc un peu comment je dois m'y prendre pour vous introduire dans ce monde dont vous parlez ?

— Rien n'est plus facile ! s'écria Valentine. Quand on a un nom honorable, une bonne éducation & de la fortune, on est bien accueilli partout. Si vous consentiez à faire une visite à monsieur d'Austin, par exemple, les portes de tous les salons s'ouvriraient devant vous.

— Et sous quel prétexte ferais-je cette visite ?

— Il n'est pas besoin de prétexte. Monsieur d'Austin, qui aspire à la députation, reçoit à merveille tous ceux qui peuvent lui promettre quelques suffrages. Jugez quel accueil il vous ferait à vous, cher père, qui venez d'acheter une fabrique & qui avez une quantité d'ouvriers, prêts à voter comme il vous plaira.

— Tu crois donc, petite, que ce monsieur en use comme le maître d'école, qui donnait le plus beau prix à celui de ses élèves qui lui offrait le plus gros pain de sucre ?

— Mais, fit observer madame Prémagny, il est tout naturel que vous alliez rendre visite à monsieur d'Austin, vous le connaissez.

— Oui, je l'ai vu dans le temps où Georges obtint une bourse au lycée par son intercession. J'allai le remercier avec l'oncle Robin.

— C'était le moyen d'être bien reçu, murmura Juliette.

— Il est certain que je ne puis me plaindre de la réception qu'il nous fit ; monsieur d'Austin fut très-poli, & je me souviens que son maître d'hôtel nous servit, à l'office, d'excellente bière.

— Oh ! papa, interrompit Valentine, dont les joues se couvrirent d'une vive rougeur.

Monsieur Prémagny ne comprit point le sens de cette exclamation.

« Viens, ma chérie, dit-il, viens l'embrasser, ce père qui te promet d'aller chez monsieur d'Austin, bien qu'il lui en coûte de faire cette démarche.

C.

(La fin au prochain Numéro.)

LA

DEMOISELLE DE COMPAGNIE

(SUITE)

PENDANT qu'elle se livrait tout entière à cette sensation nouvelle, un homme se leva lentement du milieu d'un buisson en fleurs, &, saisissant la jument par la bride, chercha à l'entraîner dans le plus épais du fourré.

« Que me voulez-vous ? s'écria la jeune fille en levant fièrement sa cravache ; reculez-vous & laissez-moi passer.

— Moi vouloir te conduire vers tes francs, dit-il sans lâcher prise.

— Non, non, je saurai bien les retrouver sans vous. »

Et comme il continuait à vouloir l'entraîner dans le bois :

« Si c'est de l'argent que vous voulez, en voilà, » dit-elle en lui jetant sa bourse au visage.

Le bandit ramassa la bourse, mais il ne lâcha point la bride.

« Au secours ! au secours ! cria la pauvre enfant de toute la force de ses poumons ; au secours, mon père, au secours !

— Tais-toi ou je te tue, » dit le coquin en essayant de poser sa main noire & calleuse sur la bouche de Roseline.

Mademoiselle de Mérial bondit sur sa monture, &, surexcitée par l'indignation, elle cingla d'un si grand coup de cravache le visage du misérable, qu'elle le força à lâcher prise. Karouba, devenue libre, se lança au galop sur la lisière du bois, mettant ainsi tout à coup un assez grand intervalle entre sa jeune maîtresse & l'agresseur ; malheureusement la nature du terrain ne permettait pas à l'animal de soutenir longtemps cette allure, le sentier redevint montueux, & il lui fallut se mettre au pas pour continuer sa pénible ascension, tandis que le bandit, furieux de sa mésaventure, poursuivait en courant la jeune fille. Roseline, affolée de terreur & pressant en vain Karouba, voyait à chaque instant diminuer la distance qui la séparait encore du scélérat ; ses cris d'effroi retentissaient dans la montagne, répercutés par les échos, mais aucune voix ne lui répondait, tandis qu'à un seul coup de sifflet de celui qui la poursuivait avec acharnement, un au-

tre bandit, plus grand & plus fort que le premier, sortit du fourré pour lui prêter main forte. Roseline se crut perdue & ses forces étaient prêtes à l'abandonner, lorsqu'une voix l'appela par son nom & que le bruit des cailloux roulant sous des pas précipités, se fit entendre distinctement ; puis un homme apparut tout à coup sur le sommet d'un rocher presque à pic, séparé d'elle par un étroit mais profond ravin.

« Père, père ! » cria la jeune fille en lui tendant les bras.

A cette apparition inattendue, les deux bandits s'arrêtèrent d'abord troublés & incertains, mais le plus grand des deux, se décidant brusquement, saisit sa carabine & ajusta le vicomte.

Le coup partit & la balle vint se loger dans un pin rabougri, dont les branches avaient servi d'appui à monsieur de Mérial pour grimper jusqu'au sommet.

« Manqué ! » dit le misérable en rechargeant son arme.

Mais une main de fer saisit son bras, & le canon d'un pistolet fut appuyé sur sa poitrine.

« Si tu bouges, tu es mort, » lui dit monsieur de Pierrefix.

Gaston était arrivé subitement par un sentier si ardu que les chèvres elles-mêmes auraient eu de la peine à y cheminer, & il serrait le bandit de si près que celui-ci, hors d'état de se défendre, se mit à appeler Abd-Allah à son secours ; mais l'autre coquin, aussi lâche que rusé, s'était enfui au premier indice de péril. Son camarade le chercha vainement du regard ; comprenant alors ce qui s'était passé, & furieux de l'abandon de son complice :

« Grâce ! Excellence, dit-il à Gaston ; ce n'est pas moi qui ai eu l'idée d'enlever la Française pour la vendre à Ben-Ahmed, c'est ce traître d'Abd-Allah qui a tout machiné & qui se sauve maintenant sans avoir le cœur de me venir en aide.

— Ah ! misérable scélérat ! s'écria Gaston indigné, tu mériterais que je te tuasse comme un chien, mais c'est devant le cad qui tu rendras compte de ton crime. A moi, Cocoméro ! viens m'aider à lier ce coquin. »

Et le jeune Grec, qui arrivait en effet sur les traces de son maître, lia fortement les pieds & les mains du bandit.

IX

Cependant le vicomte était parvenu à rejoindre Roseline en tournant le rocher, qu'il lui était impossible de franchir, & il recevait dans ses bras la jeune fille en proie à une violente attaque de nerfs.

« Pardon ! pardon ! disait-elle en sanglotant, jamais plus je ne me conduirai ainsi. Vous n'êtes pas blessé, au moins, mon bon père ? »

— Calme-toi, ma fille bien-aimée, » répondit le vicomte en la déposant doucement sous l'ombrage touffu du pin parasol.

Il courut ensuite mouiller son mouchoir à une petite source d'eau limpide, qui coulait des flancs d'un rocher & en humecta les tempes & le front de son enfant. Puis, comme elle se trouva mieux, il voulut aller vers Gaston pour savoir ce qu'il venait de faire & pour s'entendre avec lui sur le parti qu'il leur fallait prendre ; mais elle lui passa ses deux bras autour du cou, & le tenant fortement enlacé :

« Pour l'amour du ciel, ne me quittez pas ! lui dit-elle en frissonnant de terreur.

— Ne crains rien, pauvre petite, je resterai près de toi. »

Et il appela Gaston, qui ne tarda pas à le rejoindre.

« O mon cousin, que vous êtes bon, que vous êtes brave, & que je vous aime ! s'écria-t-elle avec effusion ; sans vous, ce scélérat aurait de nouveau tiré sur mon père, & peut-être l'aurait-il atteint cette fois. »

Elle cacha son visage dans ses mains & se mit à pleurer abondamment.

« Ne pensez plus à tout cela, ma cousine, le brigand est maintenant hors d'état de faire aucun mal.

— Tu l'as donc tué ? dit le vicomte.

— Non, mais je l'ai désarmé & laissé sous la garde de mon fidèle Cocoméro, qui doit le conduire à Beyrouth, où il sera jugé & puni comme il le mérite.

— Je veux le voir & l'interroger, » dit le vicomte en se levant.

Mais un nouvel incident vint compliquer encore la situation des voyageurs, de grands cris se firent entendre dans le lointain ; on appelait tour à tour monsieur le vicomte & monsieur de Pierrefix.

« C'est la voix de Jacques, dit Gaston ; qu'est-il donc arrivé là-bas ? »

Il fit un cornet de ses deux mains & cria à plusieurs reprises pour répondre au valet de chambre & l'attirer vers le bois.

Cette manœuvre réussit, & la voix de Jacques, qui s'approchait de plus en plus, prouvait qu'il

était sur les traces de ceux qu'il venait chercher.

Bientôt, en effet, on le découvrit de loin, gravissant avec difficulté un sentier rocailleux.

« Qu'y a-t-il & que veux-tu ? lui demanda monsieur de Mérival.

— Il y a, monsieur, que mademoiselle Duménil, voulant chercher mademoiselle, est tombée de cheval & s'est cassé la jambe.

— J'y cours, dit Gaston à son oncle en se précipitant dans le sentier.

— O mon Dieu ! quel nouveau malheur, & tout cela par ma faute ! s'écria la jeune fille. Père, faites avancer Karouba, je vous prie, je me sens de force maintenant à me tenir en selle.

— En es-tu bien sûre ? dit le vicomte.

— Très-sûre, répondit-elle en se levant comme électrisée par la pensée du secours qu'elle voulait porter à sa demoiselle de compagnie. »

Monsieur & mademoiselle Mérival arrivèrent bientôt à l'endroit où mademoiselle Duménil était demeurée gisante ; la pauvre Éléonore avait repris ses sens, mais il lui était impossible de se relever.

« Vous voilà donc enfin, chère fugitive, dit-elle à mademoiselle de Mérival du plus loin qu'elle l'aperçut ; que d'inquiétudes vous nous avez causées ! »

— O ma bonne Éléonore ! répondit la jeune fille en mettant pied à terre & en s'approchant de son amie, est-il vrai que vous vous soyez cassé la jambe ?

— Je le crains, mon enfant, car il m'est impossible de me relever.

— Et c'est par ma faute que ce malheur est arrivé ! Oh ! c'est pour moi un poignant remords, je vous jure.

— C'est par ma maladresse seulement, ou plutôt c'était écrit, comme disent les Arabes, répondit Éléonore avec un sourire amical ; d'ailleurs, on ne meurt point de pareil accident, que je sache ; le plus embarrassant pour moi est de retourner à Beyrouth.

— J'aperçois deux indigènes qui gravissent le sentier, dit tout à coup monsieur de Mérival, ils pourraient nous être utiles.

Holà, hé ! braves gens, cria-t-il aussitôt en leur faisant signe de le rejoindre, venez à notre aide, & je vous récompenserai largement. »

Les deux hommes ne comprenaient point le sens de ces paroles, mais ils s'approchèrent néanmoins ; c'étaient des paysans maronnites, d'une figure douce et honnête. Gaston, qui parlait assez bien la langue du pays, leur expliqua ce qu'on désirait d'eux.

« Attendez-nous un instant, dit le plus âgé, nous demeurons près d'ici, nous allons y chercher tout ce qui nous est nécessaire. »

Ils disparurent au milieu des rochers ; mais au bout de vingt minutes, ils étaient de retour, apportant des cordes, des clous, une couverture de laine & plusieurs peaux de mouton.

Un brancard fut alors bien vite achevé ; le vicomte

& son neveu y placèrent eux-mêmes Eléonore, & les deux maronites, avec Jacques & le cuisinier, se relayèrent pour la porter jusqu'à la ville.

Après deux heures d'une marche lente & périlleuse, les voyageurs parvinrent enfin à regagner la villa Samatrachi; ce fut alors seulement que le souvenir du brigand qu'il avait fait prisonnier revint à l'esprit de Gaston; il confia son propre cheval à Jacques, le valet de chambre, l'engageant à faire diligence pour rejoindre Cocoméro & pour amener le bandit avant la nuit.

Le médecin venait à peine de se retirer lorsqu'on vit arriver de compagnie Jacques et Cocoméro; ce dernier avait l'oreille basse & l'air embarrassé.

« Où est le prisonnier? lui demanda son maître.

— Ah! le traître! le scélérat! répondit le jeune domestique en poussant de gros soupirs.

— Eh bien! qu'est-il arrivé? Parleras-tu, mon garçon? »

Et comme le Grec gardait un silence obstiné :

« Qu'y a-t-il donc enfin? demanda monsieur de Pierrefix au valet de chambre.

— Je l'ai rencontré au pied de la montagne, couché près du caroubier sous lequel nous avons fait halte ce matin : il m'a dit qu'Abd-Allah & deux de ses camarades étaient venus délivrer le brigand dont monsieur lui avait confié la garde, que ces scélérats l'avaient battu, lui Cocoméro, & qu'il avait eu beaucoup de peine à se tirer de leurs mains.

— Hélas! tout cela n'est que trop vrai, dit enfin Cocoméro d'un ton dolent; je me suis défendu avec courage, mais les bandits étaient trois contre moi, ils n'ont pas eu de peine à m'arracher le prisonnier, & pendant qu'ils le déliaient, je suis parvenu à m'échapper & je me suis caché dans un buisson auprès duquel ils ont tous passé sans m'apercevoir; alors je me suis relevé tout couvert de meurtrissures, me traînant à peine & obligé de me reposer à tout moment. »

X

Roseline était en proie à une fièvre nerveuse, dont les prescriptions du docteur avaient beaucoup de peine à calmer les accès; un délire effrayant s'emparait d'elle, elle poussait des cris de terreur, pensant être encore dans la montagne, poursuivie par Abd-Allah; elle appelait Gaston à son secours, disant qu'avec sa bonne épée il vaincrait aisément des milliers de brigands; d'autres fois elle croyait rouler au fond d'un précipice & s'accrochait avec force aux rideaux de son lit.

Lorsque monsieur de Mérial la voyait dans cet état, il en perdait le sommeil & l'appétit, oubliant

le soin de ses affaires & l'univers entier pour se tenir au chevet de sa chère malade. Manette, que son service auprès de sa jeune maîtresse amenait souvent dans la chambre à coucher & qui était fréquemment témoin de ces angoisses paternelles, remarqua bientôt avec surprise que monsieur de Mérial, si préoccupé de Roseline, l'était fort peu de mademoiselle Duménil.

Dès l'instant où la demoiselle de compagnie était entrée chez le vicomte, Manette avait gratuitement supposé qu'elle visait à devenir sa femme. La réserve & la timidité d'Eléonore avaient pendant quelque temps endormi ce soupçon; mais en la trouvant, à son arrivée à Beyrouth, posée en maîtresse de la maison, en voyant l'estime & l'affection dont elle paraissait entourée par la famille entière, Manette, après s'être livrée à un premier accès de jalousie, s'était dit que la fine mouche avait atteint son but & qu'on ne tarderait pas à l'appeler madame la vicomtesse; & quoiqu'une telle prévision lui fût souverainement désagréable, & qu'elle eût volontiers donné sa croix d'or & son plus beau châle tartan pour empêcher que son maître se remariât, cette pensée néanmoins cicatrissait quelque peu les blessures de son amour-propre; il lui avait paru fort humiliant d'être placée sous les ordres de la demoiselle de compagnie, mais il était tout naturel d'obéir à la future madame de Mérial; d'ailleurs, si le vicomte avait résolu de prendre une autre femme, mieux valait mademoiselle Duménil, naturellement douce & polie, qu'une inconnue qui serait peut-être altière & capricieuse. Toutes ces réflexions, qui surgissaient & se croisaient continuellement dans l'esprit de Manette, avaient peu à peu modifié ses dispositions à l'égard d'Eléonore; elle avait trouvé prudent de ne point se déclarer son ennemie & de gagner même sa confiance en faisant patte de velours & en lui témoignant une affection qu'elle était loin de ressentir; mais la froideur de monsieur de Mérial dans une pareille circonstance bouleversait toutes les idées sur lesquelles Manette avait basé ses calculs.

« S'il l'aimait, se disait-elle, il serait plus inquiet à son sujet, plus empressé à l'aller voir; & s'il ne l'aime pas, pourquoi songerait-il à l'épouser? Tout espoir de nous débarrasser de la demoiselle de compagnie n'est donc point encore perdu, & je finirai bien par en trouver le moyen. Ce n'est pas que je lui veuille du mal au moins, car elle n'est pas méchante après tout, mais chacun pour soi dans ce monde; puisque j'étais avant elle dans la maison, c'est à moi d'y commander, à elle d'obéir ou de prendre la clef des champs. »

En se livrant à ces réflexions, en les repassant dans son esprit pour la vingtième fois peut-être, Manette s'occupait gravement à tremper un biscuit dans un petit verre de vin généreux pour se donner la force d'attendre le dîner, lorsqu'elle fut interrompue dans ce léger repas par l'arrivée de Gaston, qui pénétra tout à coup dans l'office.

« Je vous cherche pour avoir des nouvelles, dit-il : comment se porte aujourd'hui ma cousine ? »

— Toujours la même chose, si ce n'est plus mal encore ; le délire est revenu cette nuit. Monsieur le vicomte n'a pas quitté d'un instant mademoiselle ; il en tombera malade, le cher homme. Oh ! monsieur Gaston, quel malheur pour nous tous que cette promenade dans la montagne ! Je l'avais dit bien souvent que de monter à cheval comme des gendarmes, ce n'était pas le fait de demoiselles comme il faut.

— C'est bien, dit Gaston en coupant court aux jérémiades de la femme de charge, dont il connaissait la prolixité habituelle ; montez de suite cette lettre à mademoiselle Duménil, et rapportez-moi sa réponse ; je vais vous attendre dans le jardin.

— Croit-il donc que je n'ai rien à faire, & que ce ne soit pas assez de soigner Roseline jour & nuit, sans qu'il me faille encore monter des lettres à la demoiselle de compagnie ? » dit-elle à demi-voix, dès qu'il fut trop loin pour l'entendre.

Tout en grommelant ainsi, Manette se versa un second verre de vin, & se mit ensuite en devoir d'obéir.

La petite chambre d'Éléonore était située au premier étage, mais dans un pavillon fort éloigné du vaste appartement de monsieur de Mérial, que celui-ci avait cédé à Roseline depuis sa maladie.

En approchant de la petite chambre, où l'on arrivait par un long corridor, la femme de charge fut étonnée d'entendre une voix étrangère. Qui s'était donc introduit là sans que Manette en fût informée, & de quoi parlait-on chez mademoiselle Duménil ?

Comme la curiosité était le moindre défaut de la femme de charge, & qu'elle ne se faisait pas scrupule d'écouter aux portes au besoin, elle s'avança sur la pointe des pieds & cloua son oreille au trou de la serrure.

« Soyez assez bonne, ma sœur, pour joindre mon offrande à celles que vous avez recueillies pour cette pauvre orpheline, disait en ce moment la voix bien connue d'Éléonore, son sort m'intéresse au dernier point.

— Quarante francs ! s'écria une autre voix de femme, c'est beaucoup trop pour vous, mon enfant, & je ne sais si je dois accepter un aussi grand sacrifice.

— Beaucoup moins méritoire que vous ne le croyez, ma sœur, car je ne dépense rien ici, & je suis riche par conséquent.

— Mais vous ne pourrez pas travailler toute votre vie, la vieillesse viendra avec ses infirmités, & Dieu ne défend point qu'on réserve quelque chose pour ses vieux jours, quoiqu'il soit plus parfait de s'en remettre entièrement à la Providence.

— Laissez-moi donc faire cette fois ce que vous jugez de plus parfait, dit en riant Éléonore, cela m'arrive si rarement !

— Votre pieux désir sera satisfait, ma fille, je vais joindre vos quarante francs à la somme que je viens de recevoir de monsieur de Pierrefix.

— Cette petite Duménil n'a décidément pas le sens commun de prodiguer ainsi son argent à propos de rien, se disait Manette ; je la croyais plus avisée ; quarante francs sont cependant un joli denier pour une fille qui n'a pas le sou & qui travaille pour vivre. Je vois ce que c'est, la folle se croit sûre d'épouser monsieur, & elle prend déjà des manières de grande dame ; mais je t'en souhaite, ma mie, ta couronne de vicomtesse est encore dans les nuages, & l'on ne s'occupe guère de tes beaux yeux par ici... Et mais, j'y pense à présent, la madrée fait peut-être danser en grand l'anse du panier, car elle achète tout dans la maison, ce qui peut lui donner de jolis profits... Si je le disais à monsieur le vicomte, peut-être ouvrirait-il les yeux sur le compte de cette mijaurée ; décidément, je vais m'arranger de manière à la prendre sur le fait ; c'est mon devoir, après tout.

Tout en raisonnant ainsi, Manette continuait à écouter.

« Monsieur de Pierrefix s'intéresse donc aussi à cette pauvre fille, avait dit Éléonore.

— Monsieur de Pierrefix s'intéresse à tout ce qui souffre, répondait l'autre femme ; c'est un cœur d'or, ou, pour parler plus juste, un excellent chrétien, mettant constamment en pratique ce beau précepte de l'Évangile : « Donnez à manger à ceux qui ont faim & à boire à ceux qui ont soif ! »

Depuis que ce jeune homme est à Beyrouth, nous avons eu souvent recours à lui dans nos jours de détresse, & son cœur ni sa bourse ne nous ont jamais fait défaut.

— Ah ! c'est bien ainsi que je l'ai toujours jugé, dit mademoiselle Duménil. »

Le nom de monsieur de Pierrefix était venu fort à propos pour rappeler à la femme de charge qu'elle portait une lettre de lui & qu'il attendait la réponse au jardin ; elle se décida donc à frapper à la porte.

« Adieu, mademoiselle, dit alors en se levant une femme d'un âge mûr, revêtue du costume vénéré des sœurs de Saint-Vincent de Paul ; patience & résignation, je viendrai vous voir bientôt. »

Elle salua Manette avec une politesse bienveillante & se retira humblement par l'escalier de service.

Mademoiselle Duménil, encore hors d'état de se lever, avait sur son lit des livres, des crayons, de l'ouvrage, tout ce qui pouvait lui faire passer le temps d'une manière utile & agréable. Elle décaqueta avec une émotion joyeuse la lettre de Gaston & la parcourut rapidement.

« Vous direz à monsieur de Pierrefix qu'il peut compter sur moi & que je serai prête au jour marqué ; ou mieux, approchez ce pupitre, je vous prie, je vais lui répondre en peu de mots ; asseyez-vous en attendant, ma bonne Manette. »

Elle traça quelques lignes à la hâte, cacheta son billet & le remit à Manette.

« Qu'ont-ils donc à s'écrire ainsi ? pensa la femme de charge, dont l'imagination trop active se forgeait mille chimères ; est-ce que par hasard j'aurais fait fausse route, & que c'est sur le neveu qu'elle aurait jeté son dévolu ? Cela ne serait point si bête, après tout, il est plus jeune & aussi riche que son oncle ; mais monsieur le vicomte, qui veut marier monsieur Gaston avec Roseline, comment prendra-t-il l'aventure ? Oh ! que nous allons rire de tout cela ! »

Manette se frotta les mains de plaisir, & courut, comme si elle n'avait eu que quinze ans, jusqu'au berceau de verdure sous lequel monsieur de Pierrefix était assis.

« Voici la réponse de mademoiselle Duménil, lui cria Manette du plus loin qu'elle l'aperçut.

— C'est bien, répondit le jeune homme en posant sur un banc de pierre le gros volume qu'il tenait à la main ; comment se trouve-t-elle aujourd'hui ?

— Fraîche comme une rose, quoique toujours dans son lit ; elle avait une visite quand je suis entrée. Monsieur pourrait bien aller la voir aussi, s'il le désire. »

Gaston prit la lettre & l'ouvrit.

« Dans un instant, dit-il après l'avoir lue, on apportera de ma part une cassette assez pesante, que vous monterez tout de suite à mademoiselle Duménil.

— Monsieur peut être tranquille à ce sujet & s'en rapporter à ma discrétion, dit Manette en baissant la voix ; à mon âge, on comprend l'importance des choses & l'on ne bavarde pas à tout bout de champ comme une jeunesse sans expérience. »

Monsieur de Pierrefix ne fit aucune attention à ce propos, ni à l'air mystérieux dont il était accompagné ; mais, reprenant son gros livre & son chapeau à larges bords, il s'éloigna rapidement.

« Je saurai le fin mot de tout ceci, » dit Manette en se rendant à la grille.

Une demi-heure ne s'était point écoulée que la femme de charge vit arriver Cocoméro ruisselant de sueur.

« C'est donc bien lourd cette caisse-là ? dit-elle au jeune Grec en lui aidant à se décharger d'un grand coffre en bois de rose incrusté de nacre & de corail ; qu'y a-t-il là-dedans ?

— Est-ce que je le sais, moi ? dit Cocoméro en s'essuyant le visage.

— Viens boire un coup, mon garçon.

— Oh ! pour cela, ce n'est pas de refus ; vous parlez toujours à propos & vous avez beaucoup d'esprit, mademoiselle Manette. »

Ils se rendirent à l'office, & pendant qu'ils trinquaient de compagnie, Manette fit diverses tentatives pour découvrir le contenu du grand coffre, mais il était solide & bien fermé, & sa clef, fort

petite, était renfermée dans un pli cacheté, portant l'adresse de mademoiselle Duménil.

« A moins que ce ne soit une corbeille de noce, je ne devine pas ce qu'il peut contenir, se disait la femme de charge.

— On ne veut pas que je voie ce qu'il y a dedans, se dit Manette avec dépit, & je ne saurais rien pour le quart d'heure, mais les jours se suivent & ne se ressemblent pas ! »

Le lendemain matin elle donna une commission à la femme de chambre, & elle alla offrir à Éléonore de la remplacer auprès d'elle ; mais celle-ci la remercia poliment, lui disant que, depuis qu'elle était obligée de se faire aider par Thérèse, elle s'était habituée à ses soins & qu'elle attendrait patiemment son retour.

Dans le courant de la journée, Manette trouva un nouveau prétexte pour pénétrer chez la demoiselle de compagnie, & la trouva très-occupée à dessiner sur un album une pierre d'un gris verdâtre, qui n'attira nullement son attention ; mais ce qu'elle remarqua, c'est que le coffre était entr'ouvert, si peu néanmoins que, malgré tous les expédients qu'elle appela à son secours, elle ne put jamais apercevoir les bijoux qu'il contenait sans doute.

Depuis lors une correspondance active s'établit entre Gaston & mademoiselle Duménil, il n'y avait pas de jour où ils n'échangeassent entre eux quelque pli cacheté, ou même des paquets ficelés avec soin. Le plus souvent monsieur de Pierrefix les apportait lui-même, il les faisait monter indifféremment par Thérèse ou par Manette, & attendait la réponse au jardin ; mais ni lui ni mademoiselle Duménil ne confiaient à personne le sujet de ces fréquentes relations ; il est vrai que, excepté la femme de charge, personne non plus ne s'en occupait à la villa.

Quarante jours s'étant écoulés depuis leur malheureuse promenade dans la montagne, le docteur vint enlever l'appareil qu'il avait posé sur la jambe de mademoiselle Duménil, & il se déclara satisfait du résultat de l'opération. Bientôt, en effet, Éléonore put faire quelques pas à l'aide d'une béquille & aller même s'asseoir dans le jardin pour y respirer le grand air. Roseline se faisait un plaisir de lui donner le bras & de l'accompagner sous la tonnelle fleurie, où Gaston venait souvent les rejoindre. Presque toujours monsieur de Merval s'y trouvait aussi, & l'âme rassérénée à la vue de son enfant hors de péril, il prenait part à la conversation & se montrait aimable & gai. C'était le calme après l'orage, un de ces temps d'arrêt, si courts dans la vie, où l'on goûte d'autant plus le bonheur présent qu'il a été acheté par plus d'alarmes ; où, voyageur haletant, l'homme voudrait pouvoir arrêter le cours du soleil pour faire une plus longue halte dans l'oasis fortunée qu'il vient de rencontrer par hasard ; mais, comme le juif de la légende, il lui faut marcher, marcher sans cesse

jusqu'à ce qu'il ait atteint le terme qui lui est assigné.

Dans un des premiers jours du mois de juillet, & bien avant l'heure de la réunion accoutumée, mademoiselle Duménil & sa jeune amie virent arriver monsieur de Pierrefix avec un air triste & fatigué.

« Je viens vous faire mes adieux, leur dit-il; une dépêche du ministre m'oblige à partir précipitamment pour Paris; je m'attendais bien à ce voyage, mais j'espérais pouvoir le retarder encore.

— Envoyez promener le ministre & demeurez avec nous, dit vivement Roseline, dont le naturel reprenait le dessus.

— Cela ne se pratique pas ainsi, petite cousine, répondit-il en souriant; puisque j'ai été chargé d'une mission, j'en dois rendre compte à qui de droit, lors même que je renoncerais à l'avantage d'en remplir d'autres désormais.

— Vous vous étiez bien chargé de nous tenir compagnie pendant notre séjour à Beyrouth, dit-elle d'un ton boudeur, & je ne vois pas pour quoi vous vous croyez plus obligé de tenir parole à votre ministre qu'à nous! Mais vous ne dites rien, Éléonore, trouvez donc quelque bonne raison pour retenir ce méchant cousin. »

Mademoiselle Duménil releva lentement la tête, qu'elle avait jusque-là tenue penchée sur son ouvrage, & d'une voix émue :

« Si monsieur de Pierrefix s'éloigne avant votre entier rétablissement, dit-elle, il faut qu'il y soit forcé par son devoir.

— Oh! que vous me jugez bien, mademoiselle! oui, il ne faut rien moins que la voix du devoir pour m'obliger à m'éloigner si tôt, soyez-en bien convaincue.

— Je regrette beaucoup, reprit Éléonore, de n'avoir pas entièrement achevé votre album, je croyais qu'il vous suffisait de l'avoir pour le mois prochain.

— Cela me suffit en effet, répondit Gaston, & si vous daignez terminer une œuvre d'un si grand mérite & envoyer ensuite cet album à Paris, à l'adresse que je vous indiquerai, ce sera certaine-

ment, après le portrait de ma mère, mon trésor le plus précieux.

— Eh bien! dit Roseline moitié triste, moitié rêveuse, pourquoi donc, Éléonore, ne m'avez-vous jamais montré le trésor de mon cousin?

— Parce qu'il vous aurait médiocrement intéressé, » répondit son amie.

Puis, s'adressant à monsieur de Pierrefix :

« Je vais toujours, dit-elle, vous envoyer la plupart des objets que vous m'aviez confiés, il me suffit de garder ceux qui ne sont pas encore copiés.»

Elle se leva péniblement de son siège; le jeune homme lui offrit le bras pour l'aider à monter l'escalier.

« Adieu, mademoiselle, lui dit-il alors d'un ton ému, ou plutôt au revoir, car je ne resterai à Paris que le temps nécessaire pour rendre compte de ma mission.

— Le départ est certain, répondit-elle tristement, mais est-on jamais sûr du retour?

— Le mien l'est tout autant qu'on peut être sûr de quelque chose ici-bas. Avez-vous des commissions pour vos amis de France?

— A l'exception d'une vieille tante & d'une autre personne que j'aime comme une sœur, j'ai laissé peu d'amis dans mon pays natal, y ayant toujours vécu pauvrement de mon travail quotidien; ma tante & ma sœur d'adoption demeurent trop loin de Paris pour que vous puissiez aller les voir, mes autres connaissances m'ont oubliée sans doute.

— Il en est qui ne vous oublieront jamais, soyez-en bien convaincue. Si j'avais le bonheur de pouvoir un jour vous être utile, adressez-vous à moi en toute confiance, & croyez bien que j'en serais heureux & fier. »

Elle ne répondit pas à ces paroles, qu'elle savait sincères, parce qu'elle sentait les larmes la gagner; mais elle lui tendit la main en signe d'adieu, puis elle se retira dans sa chambre, afin de ranger avec soin les échantillons de pierres & de plantes qu'elle voulait lui renvoyer.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain Numéro.)

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au mois prochain la suite de l'article sur SCHUBERT.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CONSERVE DE CREVETTES

Si vous habitez un port de mer, ayez des crevettes vivantes, faites-les bouillir en mettant beaucoup plus de sel qu'à l'ordinaire. Épluchez-les, rangez-les serrées dans des pots à confitures, cou-

vrez-les de beurre fondu (n'épargnez pas le beurre), bouchez avec un parchemin.

Les crevettes serviront comme à l'ordinaire dans un pâté chaud ou une salade; avec le beurre on fera cuire du poisson ou des pommes-de-terre.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

ENFIN l'heure de la rentrée a sonné. Tous nos joyeux oiseaux ont repris le chemin de leur cage, les uns bien tristes, les autres insoucians, d'autres presque gais... & nous-mêmes, nous nous nous préparons à regagner dans quelques jours, avec l'arrière-garde des bébés, notre bonne ville de Paris.

J'y retourne, Florence, munie de trésors incalculables, car mes petits amis des vacances ne m'ont quittée qu'en me laissant des souvenirs à perte de vue : images à dentelle, représentant des cœurs percés, des pensées & des myosotis ; pelotes biscornues, bagues en crin & en perles, œuvres informes, mais précieuses, de mes élèves en travaux d'aiguille ; dessins remarquables, attant qu'indescriptibles, auxquels j'ai promis une place d'honneur sur mon album ; mon portrait... qui te ressemble ; un superbe acrostiche sur mon nom, & enfin, pour couronner l'œuvre, un poème épique dont je suis l'héroïne & dont le début pompeux va arracher à ton purisme un cri d'horreur :

Je chante les attraits de la tante Jeannette :

Elle a, je vous assure, une aimable binette...

Je te fais grâce du reste... Eh bien ! j'ai été presque flattée de cet hommage fantaisiste. Hein ? la bonne tante que je suis, décidément !

Maintenant qu'ils sont partis, tous ces petits diables, je m'ennuie à périr ; & malgré un repos dont je commençais sérieusement à sentir le besoin, je souhaite me retrouver au plus vite dans ce bruyant Paris que l'on quitte avec bien du plaisir, mais où l'on retourne avec une satisfaction plus vive encore peut-être.

Ce n'est pas que la campagne ne soit charmante toujours & que les occupations nous y manquent, oh ! non ! les soirs viennent tôt & les matinées sont fraîches, mais combien les après-midi sont belles ! Les feuilles commencent à tomber, mais comme elles prennent de riches teintes & se parent de nuances variées, les coquettes, avant de se décider à joncher la terre !

Au jardin, les massifs regorgent de dahlias, d'asters, de reines-marguerites, de chrysanthèmes, de géraniums, de pétunias, de verveines, voire même de roses qui étalent à l'envi leurs splendeurs ; mais,

hélas ! on les admire avec un sentiment de tristesse, ces brillantes fleurs d'arrière-saison, car on songe qu'une seule nuit froide, une seule gelée hâtive suffira pour les anéantir sans retour !

Au verger, les pommes montrent encore gaïement leurs faces rougeaudes entre les feuilles vertes ; le raisin pend doré le long des treilles... mais les poires, en tombant une à une, rappellent que bientôt cueillettes & vendanges feront disparaître ces derniers vestiges d'un fécond automne.

Au dehors, les champs, veufs de leurs récoltes, sont journellement battus par des chasseurs & des chiens traquant le pauvre gibier. Dans les prairies vertes qui nous entourent, les étoiles mauves du colchique nous annoncent mélancoliquement la fin des beaux jours. Bon gré, malgré, il faut se souvenir que l'hiver arrive à grands pas & que l'heure du départ a sonné.

Au logis, nous époussetons, nous rangeons, nous emballons, nous recouvrons les meubles des appartements pour les trouver frais au printemps prochain, & rentrons les chaises, tables & bancs du jardin que les pluies abimeraient ; nous replions les rideaux ; nous enveloppons les cuivres ; nous encaissons le linge, l'argenterie, les menus objets qui retournent à Paris.

Puis ma parente qui, en prévoyante maîtresse de maison, a profité de son séjour à la campagne pour préparer ses approvisionnements d'hiver, fait mettre en bourriche les fruits d'automne & les légumes qui peuvent s'emporter à la ville & se conserver au cellier.

Elle a confectionné, au moment opportun, des confitures de groseilles, de cerises, de framboises, de fraises, d'abricots, de reines-claude, de mirabelles, d'épines-vinettes, de poires, de pommes ; des sirops, des conserves pour les compotes d'hiver, des liqueurs de ménage & des fruits à l'eau-de-vie, sans compter des bocaux de primeurs : petits pois, haricots verts, fonds d'artichauts, tomates, pointes d'asperges, câpres, cornichons ; richesses culinaires qui, tirées du trop plein de son potager & de son verger, iront porter l'abondance & le bien-être à sa résidence d'hiver, où on les expédiera par petite vitesse, afin que le transport en soit moins coûteux.

Bien entendu, si la propriété de ma cousine

était située très-loin de Paris, il n'y aurait nul avantage à ce transport.

Les fleurs du jardin ont aussi fourni à notre ingénieuse ménagère une foule de bonbonneries exquises : il y a, autour d'elle, tant de petites dents friandes pour grignoter ces chatteries !

Elle a fait des tablettes à la rose, à la fleur d'orange; des violettes pralinées; puis des pâtes d'abricots, de pommes, de prunes; des pastilles à la fraise, à la framboise; puis encore des cerises séchées sur des claies & des pruneaux que nos chers petits compagnons de vacances trouveront délicieux au prochain carême.

Nous avons essayé de conserver du raisin frais dans de grandes boîtes remplies de son & fermées hermétiquement à l'aide de bandes de papier collées sur toutes les ouvertures. Ce raisin se gardera fort tard en saison.

Pour terminer, ma cousine a passé l'inspection de la provision d'œufs, de beurre fondu & de beurre salé, qu'elle avait donné ordre de préparer à sa cuisinière, & aussi celle de la collection de plantes médicinales (fleurs de violette, de tilleul, de bourrache, racines de guimauve, etc.), que nous avons recueillies, pour les futurs rhumes, dans nos excursions à travers la campagne.

J'ai, de mon côté, fait une ample cueillette de mousse pour mes jardinières & celles de notre amie Lucie, & demain je compte dépouiller les rosiers du jardin de leurs plus beaux boutons; car je prétends orner les vases du salon de ma mère de ces roses en plein cœur de janvier.

Tu crois que je plaisante?... pas le moins du monde; mes boutons de roses seront aussi frais en ce moment-là qu'aujourd'hui! Pour arriver à ce résultat, par exemple, je leur ferai subir une toute petite préparation...

Après les avoir coupés — avec des ciseaux, c'est essentiel! — par un beau jour bien sec et bien pur, j'enduirai l'extrémité de chacune de leurs tiges d'une large goutte de cire à cacheter, puis je les rangerai tout bonnement, les unes à côté des autres, dans une boîte, avec les précautions que je mettrais pour conserver une couronne de bal.

Pour ressusciter mes fleurs ainsi momifiées, il me suffira d'enlever — toujours avec des ciseaux — le bout de queue couvert de cire & de placer les roses dans l'eau, comme si je venais de les cueillir; si j'ai bien fait mon opération & bien choisi mon jour de récolte, elles redeviendront, je te le répète, fraîches comme le jour où je les aurai coupées au jardin. N'est-ce pas un procédé aussi facile qu'agréable par ses résultats?

Si tu t'imagines, après cela, que j'en ai fini du récit de nos préliminaires de départ, tu te trompes fort. C'est une très-grosse affaire que de quitter un pays où l'on passe six ou huit mois chaque année, où l'on est une petite providence pour tous (je parle de ma cousine!...) & où on laisse une maison importante à la seule garde d'un jardinier & d'une jardinière. — Nous autres qui habitons

la ville, nous ne soupçonnons pas les mille & un détails, les mille & un soins qu'une telle existence entraîne : le potager, le verger, le pigeonier, le poulailler, le vivier, le clapier, à surveiller; la maison à gouverner; c'est à n'en pas finir!...

Et puis ma cousine, en prévoyante châtelaine, pense à tout; elle inspecte sa basse-cour, ses jardins; elle dispose du superflu de l'une & des autres pour les pauvres gens du village qu'elle ne veut pas priver de ces petites douceurs, même en son absence; mais bien mieux encore, elle ne s'éloigne qu'après avoir visité, l'une après l'autre, toutes les cabanes indigentes qui entourent sa demeure. Les malheureux & les malades sont placés, de droit, sous sa protection. Elle s'assure de leurs besoins, &, se rendant elle-même, avant son départ, chez le boucher, chez le boulanger, chez l'épicier du pays, elle s'entend avec ceux-ci pour qu'on envoie chaque dimanche, pendant la durée de son absence, je suppose, un bon pot-au-feu à telle famille; tant de kilogrammes de pain à telle autre; du miel & du sucre à cette jeune malade...

Elle distribue à la mère d'une très-nombreuse famille les vêtements laissés de côté par ses enfants qui grandissent.

Dans chacune de ses visites d'adieu, en un mot, elle laisse une nouvelle trace de sa bonté...

Elle n'oublie pas non plus l'école des bonnes sœurs, élevée en partie par ses soins; &, avant de regagner Paris, ses bébés ne manquent jamais d'aller faire une ample distribution de dragées aux petits enfants qui y apprennent à lire & à connaître le bon Dieu. Pendant ce temps, leur maman offre aux saintes institutrices quelque souvenir utile à l'asile; l'argent nécessaire à l'achat d'une bibliothèque enfantine, de quoi embellir le petit oratoire de l'école, etc., etc.

De l'asile au presbytère il n'y a qu'un pas, monsieur le curé & son église ont aussi part aux munificences d'adieu de ma généreuse cousine. Il est si heureux quand on l'aide à orner la maison de Dieu, cet excellent curé! Tantôt ce sont de beaux bouquets d'autel, fabriqués en famille pendant les vacances, qu'on lui apporte, ou bien c'est une nappe richement brodée, ou mieux encore l'argent nécessaire à l'achat d'un objet d'église, tableau, bénitier, ostensor, etc., qu'il est devenu indispensable de remplacer.

En récompense de ces largesses, ma parente se fait promettre par le pasteur une liste détaillée des misères qui surgiront, en son absence, dans la paroisse; &, l'âme tranquille sur le sort des pauvres êtres qu'elle s'est donné la douce tâche de protéger, elle abandonne avec sérénité sa chère maison de campagne. Ah! je comprends qu'après avoir de la sorte terminé ses vacances, on regagne, le cœur joyeux, ce charmant Paris qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, & parfois de regretter, même au milieu des délices d'une semblable villégiature!

Oui, c'est bon de vivre ainsi l'été! bon aussi de

rentrer l'hiver à Paris, comme nous allons le faire... mais c'est encore meilleur d'être riche quand on sait employer si charitablement, si utilement sa fortune ! Malheureusement ce bonheur-là n'est pas à la portée de tout le monde...

En compensation, chacune de nous peut se créer de bonnes amitiés, des amitiés fidèles, dévouées, comme celles que nous éprouvons l'une pour l'autre, ma Florence, & que nous partageons avec toutes ces aimables & indulgentes amies du *Journal des Demoiselles*.

JEANNE.

MODES

Le moment approche où il va falloir quitter les costumes légers, & songer un peu à se prémunir contre les premières fraîcheurs de l'automne.

La popeline anglaise s'emploie beaucoup; elle deviendra une des élégantes ressources de cette fin de saison. On voit aussi du mérinos belge à 4 francs 90 centimes le mètre. C'est un tissu très-épais & très-soyeux; de la toile d'Ève, du valencias glacé, teintes douces & foncées. (Même prix.) Le tartan écossais est toujours d'un usage commode & très-solide; on en fait de jolis costumes de fatigue. Ceux en grosse laine blanche ont beaucoup de succès, principalement pour les enfants. Leurs ornements sont généralement en velours noir. Ces costumes se composent ordinairement de deux jupes & d'une veste courte à larges revers de velours.

On revient aux gilets & aux corsages avec postillon, surtout pour les robes d'étoffe un peu épaisse.

Le cachemire sera toujours beaucoup porté. On le mélange avec du foulard, du taffetas ou des étoffes rayées.

Voici un charmant costume : tout en cachemire bleu-clair.

La première jupe entièrement plissée à gros plis repassés comme les jupes des petits garçons.

Afin que cela ne grossisse pas trop autour de la taille, on a soin de monter ces plis après une large plaque plate, haute de 20 à 25 centimètres.

La deuxième jupe très-relevée, très-bouffante, est garnie d'ancienne guipure blanche. — Petite casaque demi-ajustée, ouverte en revers. Le tout garni de même guipure.

Petit chapeau de paille blanche, forme marin, orné de gaze du même bleu que la robe.

Autre costume de cachemire marron.

Le jupon est en cachemire, garni de sept biais de soie de même nuance. — Petite jupe ayant deux biais, & un grand effilé de soie. — Chemisette de soie marron à revers. — Paletot, forme orientale, avec grandes manches, orné de deux biais de soie, & d'un grand effilé comme la jupe.

On voit toujours beaucoup de casaques en crêpe de Chine garnies de dentelles, de franges, de chenilles ou de broderies chinoises. Les jupons de dessous sont en soie ou en popeline.

On fait aussi des redingotes de nuance unie doublées de pékin rayé. Elles s'ouvrent sur de grands gilets Louis XV, également en pékin rayé. Les côtés sont relevés par des nœuds de soie, assortis à la rayure.

Le foulard, qu'on a beaucoup porté cet été, continue à être très-employé cet automne. Seulement, on choisit des nuances plus foncées. La valencienne & la guipure ancienne conviennent bien à cette étoffe demi-légère, que l'on peut aussi garnir en étoffe pareille.

Les manches ajustées sont toujours ce qu'il y a de plus commode pour les toilettes ordinaires. Les formes pagodes ou chinoises ne se font qu'aux costumes plus habillés & du soir.

Voici un costume de foulard que j'ai trouvé fort joli. On peut le copier en toute autre étoffe.

Le jupon est en foulard rayé gris & cerise. Il est tout uni & non biaisé, ce qui fait beaucoup mieux pour des rayures. La jupe, en foulard uni gris fer, est sans garniture, mais très-bouffante. — Le corsage, très-ouvert devant sur un gilet rayé à grandes poches & de forme bretonne, a par derrière une grande basque formant postillon, doublée & à revers rayés. Les manches avec de grands parements également rayés.

Chapeau de paille noire orné de gaze & de roses rouges.

Voici maintenant un autre costume habillé & très-élégant, en poul de soie raisin de Corinthe. Le jupon est orné d'une quantité de petits volants recouverts d'une valencienne de même hauteur que ces volants. — Casaque-tunique en dentelle noire, relevée sur les côtés à la Watteau. Cette casaque recouvre le corsage, qui est montant, ouvert devant, & garni de valencienne. Les manches sont collantes, avec de grandes manchettes rabattues en valencienne.

Sur le chapeau de dentelle noire guirlande de feuillage de plusieurs teintes.

Pour les réunions du soir, la mousseline blanche est toujours ce qu'il y a de mieux pour les jeunes filles. On fait les costumes courts ou longs, à volonté.

Les dessous de couleur peuvent être unis ou rayés. Les ceintures assorties se font presque toutes en larges écharpes. Le crêpe de Chine & le foulard conviennent pour cela.

Jusqu'à l'entrée de l'hiver, les petits chapeaux auront la vogue & seront seuls portés. Les formes varient beaucoup. On en voit de *Tyroliens*. Autour

du fond assez haut & un peu pointu, tourne un velours large d'un doigt & formant trois ou quatre rangs. Le tout est marron, avec une plume frisée de couleur, assortie à la toilette. Le *watteau*, qui est rond & petit, se place très en avant sur les sourcils. L'ornement doit être posé tout à fait en arrière, ce qui lui donne une dimension très-élevée.

Le *marin* ne doit avoir qu'un ruban tournant autour de la calotte.

La *toque* est toujours très-distinguée & se borde de velours noir. Deux grandes plumes d'autruche, se croisant & retombant sur le chignon, la rendent fort élégante.

La façon d'arranger ses cheveux est essentielle pour pouvoir bien poser ces petits chapeaux. De quelque manière qu'on se coiffe, il faut que le chignon soit élevé sur le sommet de la tête. Le reste des cheveux peut néanmoins pendre sur le cou en nattes ou dans un filet. Les boucles accompagnent bien n'importe quelle coiffure. On en fait quelquefois de toutes petites au-dessus du chignon avec le bout des bandeaux, ou bien de longues retombant par derrière.

Quand on n'a pas le front trop haut, on peut, au lieu de faire des bandeaux ondulés, relever tous les cheveux de devant à la chinoise, en ayant soin de laisser de côté une toute petite mèche frisante; cela repose un peu les raies & va généralement très-bien aux personnes jeunes. Quant à la coiffure des petites filles, qui ont les cheveux longs & épais, il faut leur faire des nattes sur le dos, c'est simple & distingué. Aux plus petites, on ondule les cheveux de derrière, & on relève les deux mèches de devant en les rattachant sur le sommet de la tête par un petit nœud de ruban. Le bout de ces cheveux forme deux longues boucles qui retombent sur les ondulations.

Puisque j'en suis à parler coiffure, rappelle-toi qu'on ne saurait prendre trop de soin de sa chevelure. — Les exigences de la mode qui nous forcent à relever, à crêper, à tresser nos cheveux, aboutissent souvent à les faire tomber prématurément. Pour éviter ou au moins reculer ce malheur, emploie l'eau vivifique de Bonneville, que l'on vend rue d'Enghien, 24, au prix de 2 francs le flacon. — M. Bonneville vend aussi un cold-cream vivifique, supérieur à tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

Les petites filles après trois ans sont à peu près mises comme les grandes demoiselles. Il est bon cependant de ne pas charger leurs costumes de garnitures. La simplicité est ce qui leur sied le mieux.

J'ai remarqué à deux sœurs de huit à douze ans un charmant costume en petit drap chiné noir & blanc. Le jupon uni a dans le bas cinq rangées de velours anglais noir étagés. Le corsage montant est à revers de velours noir. Pèlerine Metternich, resserrée à la taille derrière, seulement à l'aide d'une ceinture de velours noir, qui passe sous les bras de chaque côté, & vient s'attacher

sur le devant. Chapeau de paille noire, bordé de velours noir, plume noire & nœud cerise sur le haut de la calotte. Petite cravate de soie cerise. Bas de soie ou de laine cerise. Bottines de chevreau noir piquées de blanc.

Une autre, plus habillée, en popeline rose ou bleue; jupon orné d'un petit volant plissé en foulard de même nuance.

Petite jupe très-courte & très-relevée, seulement par derrière, avec le même petit volant plissé. Chemisette montante en foulard. Petite casaque demi-ajustée & fendue quatre fois; elle est garnie comme le reste. Large écharpe de foulard nouée autour de la taille, dessus ou dessous la casaque. Chapeau de paille ou de feutre marron doré, bordé de velours & orné de plumes de même couleur. Bottines en peau dorée.

Parlons maintenant, si tu veux, du *Grand Marché parisien*, magnifique magasin de nouveautés ouvert depuis un an seulement, 3, rue Turbigo, près des Halles.

Les administrateurs de cette maison veulent donner aujourd'hui les dragées du baptême, en célébrant son premier anniversaire.

1° Payer au détail le prix qui a cours dans les maisons de gros;

2° Profiter d'un escompte de 3 o/o;

3° Recevoir *franco* les marchandises s'élevant à 25 francs & au-dessus;

4° Faculté, dont les clients peuvent user largement, de renvoyer les marchandises qui ne leur conviendraient pas ou qui ne répondraient pas entièrement à leur attente;

5° En cas de malentendu, l'erreur à la charge du *Grand Marché parisien*;

6° Rendront le patron, grandeur naturelle, des costumes & confections des gravures du catalogue, l'étoffe étant achetée au *Grand Marché parisien*.

C'est avec une constitution aussi libérale que le *Grand Marché parisien* est devenu une puissance de premier ordre — avis aux gouvernements dans l'embaras!

Parmi les tissus d'arrière-saison, tu trouveras :

Le *satin Devonshire*, de toutes nuances, petit drap de dame croisé, souple & moelleux, très-solide & très-propre aux draperies du costume Louis XVI, 2 fr. 25 à 3 fr. 90 le mètre. Le satin Devonshire résiste à l'eau, il est aussi solide que le mérinos.

Les *écossais*, reps ou tartan n'ont rien perdu de leur vogue de l'an dernier. Le vert & bleu & le blanc & noir s'emploient surtout pour grandes personnes; le *royal stuart* sied mieux aux enfants. Au reste, le *Grand Marché parisien* en a une belle collection de tous les clans, depuis 1 fr. 25 le mètre.

Les *popelines belges* sont d'un effet très-modeste, ce qui les fera adopter par la femme de goût; elles sont d'une solidité à l'épreuve. Ce tissu est tout laine & très-sobre de nuances.

La *toile d'Ève*, tissu panama, à 2 fr. 25 cent., est

d'un excellent usage. La chaîne & la trame font un microscopique damier d'une parfaite régularité.

Plus brillants & plus fantaisistes, les *velours rubens* à reflets changeants, comme la soie du lophophore, l'aigrette de paon, l'aile du colibri; les *gros d'Irlande*, qui semblent un réseau serré de perles blanches & noires; les *diamantines grisailles* produisant aux lumières l'effet d'une couche de givre poudrée de sable noir; les *sables du Nil* pointillés de soie d'un franc coloris; les *gros de mer* (2 fr. 45 centimes), au filet noir faisant opposition à une mince & harmonieuse rayure de couleur formant côte.

Les *beaux velours des Alpes*, très-couverts, très-rasés, d'une largeur de 55 centimètres, vendus 3 fr. 90 cent. le mètre, sont le *nec plus ultra* du bon marché. On en fera de fort riches & fort élégants costumes.

Parmi les soieries, les *poultis de soie milanais*, rayés, à 2 fr. 45, & les *taffetas des Cévennes*, à 3 fr. 90 cent., me paraissent une occasion comme il s'en

rencontre peu. Les *gros des Apennins*, à 5 fr. 90, forment de petits revers, brochés, d'un fort charmant effet. C'est un vrai noir de soie que ce gros des Apennins.

Pour le noir, les brocatelles d'Orient, fond blanc avec pluie de fleurs, ou semés de bouquets jardinières d'une ravissante fraîcheur, qualité extra, à 5 fr. 50.

Il faudrait tout citer, mais à quoi bon? Sur votre demande, le *Grand Marché parisien* vous expédie franco son nouveau catalogue illustré & ses échantillons, ce sont là des pièces de conviction irréfutables.

Un peu d'économie maintenant. Pour teindre ou nettoyer une robe un peu défraîchie ou fanée, s'adresser à M. Marchal, 15, rue Royale-Saint-Honoré. — Ses procédés ingénieux rendent tout son éclat à la soie, — aux robes & aux rubans, aux étoffes d'ameublement, — ainsi qu'aux châles & aux cachemires.

SOMMAIRE

DIXIÈME CAHIER

Séraphine — Écusson avec P. M. — Bande pour jupon — Mouchoir avec A. V. — Nœud de cravate filet-guipure — Deux dentelles au crochet, en travers — Petite dentelle guipure au crochet — Dessus de table à ouvrage — Coussin en drap avec appliques — Dentelle au crochet en travers — Nœud de ceinture — Porte-cigares — Lambrequin pour tablette d'angle — Alphabet pour linge de maison.

PLANCHE X

GRANDE PLANCHE DE CONFECTIONS

Premier côté.

Mantelet Marguerite.
Southampton, water-proof.

Deuxième côté.

Manteau Lucy.
Tunique Edwige.
Casaque Saratof.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin de madame Nanteau, 3, rue de Rohan.

Descente de lit. Le sujet du milieu ne pouvant être séparé par quarts, nous avons donné moitié de la des-

cente de lit dans la longueur, & le fond bleu du milieu entier dans la hauteur; il est d'ailleurs facile de se rendre compte, par l'ornement du cadre, que le milieu de la hauteur correspond au milieu de la fleur placée entre les deux chimères, qui se font pendant. On peut exécuter ce magnifique dessin entièrement en laine; si l'on veut y mélanger de la soie d'Alger, on fera les teintes claires de l'ornement en soie, ainsi que le fond bleu du milieu. On peut adoucir les teintes en faisant l'ornement havana, le bleu & le ponceau de teintes un peu plus claires.

ABAT-JOUR

Dernier tiers de l'abat-jour.

Avant de réunir les trois parties de l'abat-jour, vous faites le dessin en piquant le papier avec des aiguilles de différentes grosseurs, afin d'obtenir les pointillés plus ou moins fins qui composent le dessin. Pour ce travail, il faut poser votre abat-jour sur une pelote; le dessin qui se trouve sur les jonctions des trois morceaux ne devra être fait que lorsque vos trois tiers seront collés. Les feuilles marquées par un plein noir, sont découpées avec un canif, en posant l'abat-jour sur une petite planche, ou en enlevant cette partie noire avec de petits ciseaux. Lorsque vous aurez réuni les trois parties avec de la colle avant de fermer l'abat-jour, vous le doublez d'une feuille de papier à fleur, blanche. Ce dessin piqué est d'un charmant effet à la lumière, surtout si l'on a adroitement varié la grosseur des aiguilles, ce qui est un travail fort amusant.

GRAVURE DE MODES (1)

Première toilette. — Robe en popeline bleu marin.— Pardessus imperméable *Southampton*, orné d'un volant découpé. — Toque feutre noir, biais croisé velours bleu marin sur faye blanche, pans garnis d'un effilé gaufré, plumes blanches & bleu marin.

Deuxième toilette. — Costume en flanelle écossaise, orné d'un large velours noir. — Manteau *Lucy*, avec effilé écossais surmonté d'un velours noir. — Toque en velours ornée d'un large biais écossais, formant nœud avec pans.

Troisième toilette. — Robe en satin noir, jupe garnie d'un double plissé maintenu par deux velours. — Corsage ouvert orné du même plissé plus petit. — Tunique *Edwige*, en velours noir, garnie d'une dentelle surmontée de biais en satin; une dentelle basse est posée au-dessus du dernier biais. — Chapeau espagnol en velours noir, longue queue de faisán noir; voilette espagnole.

Quatrième toilette. — Robe en faye grise, ornée d'un haut volant à plis interrompus; sur la tête du volant est posé un effilé glands tournant autour du revers formé par la partie plissée. — Mantelet *Marguerite*, orné

d'un effilé-glands surmonté d'une passementerie. — Chapeau avec passe plissée, en gros grains gris avec rouleautés, ornée de roses rouges & d'une plume frisée; barbes pareilles, retenues par une boucle en argent & bordées d'un effilé gaufré.

Cinquième toilette. — Costume en drap; jupe avec volants plissés, surmontés d'une bande d'astrakan. — Casaque *Saratof*, ornée d'astrakan. — Chapeau en velours, avec revers en faye, plume de faisán, voile de gaze enroulé en cravate.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

- Tablier pour pensionnaire de huit à dix ans.
- Pantalon.
- Douillette pour baby.
- Pèlerine *Dear home*.

Les abonnées à l'édition verte recevront en plus les patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper:

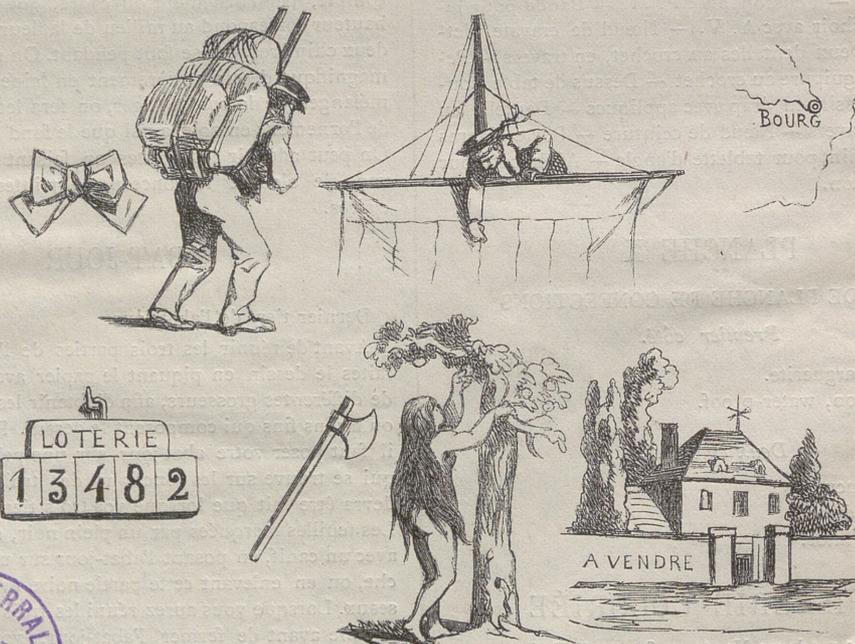
- Corsage décolleté.
- Robe d'enfant de trois à quatre ans.

(1) Chapeaux de madame Bricard, 38, rue Richelieu.

Le mot du Logogriphe de Septembre est ANGUILE, dont on peut faire ANGE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : Mieux vaut science que richesse.

RÉBUS



3612

Paris. — Typographie Morris père et fils, rue Amélot, 64.

Une ancienne élève des Saints Anges de Mâcon. — Si votre aimable cousine, que nous remercions sincèrement de son zèle propagateur, n'a pas tout à fait tort, elle n'a pas tout à fait raison, elle ignore toutes les exigences du tirage, & de ce que l'on appelle la mise en pages qui forcent à posséder quelques feuilles en réserve, pour combler les lacunes dans un moment où l'on n'aurait plus le temps suffisant pour leur ajouter cette désignation. — Nous en avons publié une il y a quelque temps, nous en donnerons encore, mais nous ignorons si ce sera pour cette année. — Si vous avez l'habitude de porter journellement le chapeau rond, oui; sinon le chapeau fermé. — Employez le cold-cream vivifique, 24, rue d'Enghien. — Veuillez consulter la *Revue Musicale* de nos précédents numéros.

Apprendre le latin sans trop de difficulté & sans maître. — S'il ne s'agissait pas d'une étude approfondie de cette langue, nous serions parfaitement de votre avis; mais ces ouvrages qui, comme vous le dites, sont entre les mains de tous les élèves de huitième, sont trop élémentaires & ne peuvent être utiles à une mère, qui a le désir de servir de répétiteur à son fils dans tout le cours de ses études; désir louable! mais audacieux peut-être! lorsque nous voyons combien il faut d'années pour devenir un vrai professeur, et lorsque tant d'esprits supérieurs ne se croient capables d'enseigner une langue qu'après quelques années d'un travail assidu.

Une jeune tante. — Cela dépend de l'âge du personnage, s'il ne marche pas encore, la robe soit comme pour petite fille montée au corsage, corsage décolleté en carré avec berthe, ou fichu croisé; soit le corsage montant à revers. — Pris note, peut-être seulement en 1870.

Une abonnée depuis 5 ans, qui regrette de ne pas l'être depuis longtemps. — Nous sommes très-désolée pour vous de cet événement; il faut, pour la broderie, vous adresser directement à un dessinateur. — Quant à la réparation, puisque vous habitez Paris, il vous est facile de trouver une personne qui s'en chargera; vous pourriez encore vous adresser à votre coutelier.

Sotto il mio bel cielo d'Italia. — La maison Érard, rue du Mail, vous procurera cet instrument, se chargera de l'emballage & de l'expédition, mais nous ignorons à quelles conditions; si vous le préférez, nous nous chargerons de votre commission; il n'a pas dépendu de nous de vous envoyer la réponse, à cette époque votre lettre nous est parvenue trop tard.

Ramberailliers. — L'ameublement de salon que vous m'avez demandé vous sera expédié dans les premiers jours de ce mois.

Gerbepat. — Nous avons reçu les 250 francs pour la machine Willcox. — Nous vous l'adressons par les messageries.

M. C. M. Combray. — Nous n'avons plus de lanternes chinoise. Mille regrets.

M. C., à Issoudun. — Nous pensons que vous pourrez trouver un aquarium pour la somme de dix francs; mais nous ne pouvons nous charger de commission au-dessous de vingt francs.

Sous les ruines d'une antique demeure. — La grammaire de Vergani.

Dans l'espoir d'une réponse. — Il est bien difficile de vous renseigner à ce sujet d'une façon satisfaisante. — Nos grands parents jouaient aux échecs, au tric-trac — nos pères avaient le loto, le domino, le bésigue, le grabuge. — Il y a encore l'antique jeu de l'oie, que l'on a rajeuni de diverses manières — puis le nain jaune, puis le bog!

Clémentines. — Un très-grand nombre de nos abonnées nous ont adressé des demandes de machines à coudre. Comme il nous serait difficile de répondre à toutes ces lettres séparément, nous leur rappelons que la machine Willcox & Gibbs nous paraît être celle qui offre le plus d'avantages & de garanties.

Voici les différents prix de ces machines.

- | | |
|--|-----------------|
| 1. Machines à coudre, pour toutes les industries..... | 250 fr. |
| 2. Machines à coudre, combinées, faisant deux points, le point noué & le point bouclé à volonté, pour toutes les industries..... | 300 fr. |
| 3. Machines à coudre, long point, dites bâtisseuses, pour apprêteurs..... | 250 fr. |
| 4. Machines à coudre, à guide, boutonnrière & feston | 325 fr. |
| 5. Machines à boutonnrières & à surjets, système Kieffer..... | 400 fr. |
| 6. Couseur brodeur Bonnaz, à entraînement universel. | 650 fr. |
| Machines argentées & les guides argentées... | 30 fr. en plus. |
| Trousses de guides..... | 25 fr. — |



TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1^{er} OCTOBRE.

	Pages
INSTRUCTION — Madame de Sévigné et ses Émules, par M ^{me} APHÉLIE URBAIN.....	289
BIBLIOGRAPHIE — Les goûters de la grand'mère, par M ^{me} CARRAUD.....	292
— Marie Tudor et Élisabeth, reine d'Angleterre, par M ^{me} MATHILDE BOURDON....	293
— Album des Timbres-Poste classés géographiquement, par M. E. de VILLEBRANCHE.	293
ÉDUCATION. — La famille Reydel (suite), par M ^{me} M. BOURDON.....	294
— La porte de ma tante, par M ^{me} DE STOLTZ.....	298
— Mesdemoiselles Prémagny, par M. C.....	304
— La Demoiselle de compagnie (suite), par M ^{me} la comtesse DE LA ROCHÈRE.....	389
ÉCONOMIE DOMESTIQUE. — Conserve de crevettes.....	314
CORRESPONDANCE. — Jeanne à Florence.....	315
MODES.	317
RÉBUS.	320

Une double Gravure de Modes. — Une Tapisserie coloriée : Descente de lit. — La dernière partie de l'Abat-Jour — Une grande planche de Patrons de Confections d'hiver. — 10^e Cahier : Broderies et petits travaux. — Planche X.

Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

Le JOURNAL DES DEMOISELLES se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.). — Toilettes, Confections, Étoffes d'Ameublement, Livres, Gravures, Musique...., Articles de Paris, etc., etc. — Envoyer un Mandat sur la Poste.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

MODÈLES DE TAPISSERIE :	FAC SIMILE D'AQUARELLES ET PEINTURES A L'HUILE	CARTONNAGES. — OUVRAGES DE FANTAISIE
Pouff héraldique..... 1 »	Singes..... 1 »	Coffret gothique..... 1 50
Pouff égyptien..... » 50	Bouquet de roses..... » 50	Chalet..... 1 »
Pouff indien..... » 50	Grand bouquet, pavots et ca- mellias..... » 75	Abat-jour, incendie..... » 75
Prie-Dieu..... 1 50	Nid d'oiseaux..... » 50	Abat-jour, illumination des Champs-Élysées..... » 75
Pantoufle violette..... » 50	Jeune Bergère..... 1 »	Abat-jour, feuille de vigne... » 25
Pantoufle lilas..... » 50	Le Petit Poucet, Chacun son tour, Combien pour un, } chaque » 25	Vide-poche..... » 50
Mouton camaïeu..... » 50	La Tentation, Hirondelles (décalcomanie)... » 25	Porte-Montre..... » 25
Paysanne italienne..... » 50		Jardinière..... » 50
Chaise style Louis XIII..... » 50		Pochette à ouvrage..... » 25
Lambrequin, feuille de vigne » 50		Porte-cigare rouge et or sur fond gris..... » 25
Lambrequin rose sur fond bleu » 50		Pelote..... » 50
Guirlande de fleurs pour écran. 1 »		Dessous de lampe à fleurs bleues..... » 25
Bande algérienne..... » 50		Dessous de lampe soutaché noir sur fond violet..... » 25
Bande pour ameublement... » 50		Pantoufle, estamp. rouge et or. » 50
Descente de lit (cachemire)... » 50		Pantoufle, estamp. noire et bleue » 50

PETIT MANUEL DE TRAVAUX
1 FRANC

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.

Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles